soutenu par
PRÉFET DE LA RÉGION AUVERGNE-RHÔNE-ALPES

25 ANS !

MUSÉE MUNICIPAL PAUL DINI

VILLEFRANCHE-SUR-SAÔNE

À l'occasion des 25 ans du musée Paul-Dini, le parcours permanent est renouvelé. Dans les salles du musée, il est maintenant possible de croiser les regards grâce à la participation active de nombreux publics. Musique, écriture, créations numériques, regards d'ailleurs, une découverte enrichie vous attend tout au long du parcours permanent.

PROJET PARTICIPATIF



ÉCRITURE

Le parcours permanent #vuparvous

Table des matières

Ekphrasis* en liberté. 3

Quand les œuvres d'art se dévoilent ! 3

..... 4

Sommaire des artistes et des tableaux cités 5

Salle 1, « L'art lyonnais de la fleur » 7

Salle 2, « Le paysage, une expérience du regard » 9

Salle 3, « Un monde qui change » 10

Salle 4, « Révéler l'invisible » 13

Salle 5, « L'émancipation de la couleur » 17

..... 22

Salle 6, « Les Ziniars, ou la conquête de la modernité » 35

Salle 7, « L'héritage des Nouveaux » 36

Salle 8, « Le cubisme » 37

Salle 10, « Marcel Michaud » 45

Salle 12, « Histoires d'une collection » 52

Les autres œuvres du musée 61

..... 61

Les Histoires de l'Artothèque 66

Les pictos suivants vous permettront de savoir quel groupe a produit le texte ou l'extrait proposé :



élèves de l'école Jacques Prévert



résidents EHPAD Joseph Forest



grand public / participants individuels

Ekphrasis* en liberté.

Quand les œuvres d'art se dévoilent !

Ce livret rassemble l'ensemble des textes écrits par différents publics lors d'ateliers d'écriture. **Ces textes ont pour inspiration des œuvres de la collection permanente du musée. *L'accrochage du parcours permanent de la collection change tous les 6 mois, il est possible que certaines œuvres reproduites dans ce livret ne soient pas exposées.***

La classe de Madame Durand de l'école Jacques Prévert de Villefranche-sur- Saône, ainsi que des résidents de l'EHPAD Joseph Forest, ont été accompagnés par l'écrivaine-comédienne Emmanuelle Della Schiava. Chacun des groupes a pu, lors de 5 séances respectives, s'initier à l'écriture en découvrant les œuvres du musée autrement.

De plus, pour le grand public, 5 ateliers d'écriture ont été proposés par l'écrivain-poète Mohammed El Amraoui, directement au cœur du parcours permanent de la collection.

Toute l'équipe du musée remercie Emmanuelle Della Schiava, Mohammed El Amraoui, Yvonne Calton et l'ensemble du personnel de l'EHPAD Joseph Forest et ses résidents, Madame Durand et ses élèves : Ameni, Sacha, Abdelrahman, Yanis, Assia, Khapra, Irma, Lilia, Samaël, Sheryne, Jasmine, Ali, Nanda, Sawssen, Halima, Emma, Jahina, Hajar, Osariemen, Djenna, Kamilia, Tania, Kaïs, Hafsa.

* *Ekphrasis*, du grec ancien : description précise et détaillée d'un objet ou d'une œuvre d'art

Découvrez un exemplaire de consultation de ce livret à l'accueil du musée.

MUSÉE MUNICIPAL PAUL DINI

musée de France

VILLEFRANCHE-SUR-SAÔNE

25 ANS !



Sommaire des artistes et des tableaux cités

- Georgette Agutte, *Nu allongé,* 1909, huile sur toile
- Albert André, *Après-midi d'été sous les arbres,* début XXème siècle, huile sur toile
- Albert André, *La Musique,* 1900, huile sur toile
- Georgette Agutte, *Les Îles sur la Seine,* 1908, huile sur toile
- Delphine Balley, *Borne stéréoscopique - s*érie *Voir c'est croire,* 2019, photographie
- René-Maria Burlet, *La Gare de Perrache en hiver,* 1938, huile sur toile
- René-Maria Burlet, *Terres noires,* 1931, huile sur carton
- Louis Bouquet, *Le Jeune homme et la Beauté,* 1912, huile sur toile
- Emilie Charmy, *Paysage au portail à Marnat (Puy de Dôme),* 1925, huile sur toile
- Antoine Chartres, *Vendanges,* 1930, huile sur toile
- Pierre Combet-Descombes*, Grand paysage symboliste,* 1929, huile sur toile
- Edouard Crémieux, *Soleil et poussière,* 1900, huile sur toile
- Christine Crozat, *Compter les jours,* 2023, crayons sur papier Japon
- François Dorias, *Femmes dans le parc,* 1900, huile sur carton
- Pierre Edmond Alexandre Hedouin, *Les Glaneuses à Chambaudoin,* 1857, huile sur toile
- Louis Janmot, *Fleurs des champs*, Vers 1860, huile sur toile
- Jules-Romain Joyant, *Le Grand canal à Venise*, 1849, huile sur toile
- Andrée Le Coultre, *Danse blanche,* 1955-1960, huile sur isorel
- Andrée Le Coultre, *Danse rouge,* 1970, huile sur toile
- Jean Le Moal, *Personnage à l'oiseau,* 1938, huile sur toile
- Albert Le Normand, *Composition Picassique*, 1942, huile sur toile
- Théodore Levigne, *Paysage de montagne avec lac*, s.d, huile sur toile
- Alfred Manessier, *Apocalypse*, 1937, huile sur toile
- Jacqueline Marval, *Baigneuse au bonnet rose,* 1923, huile sur toile
- Jacqueline Marval, *L'espagnole,* 1925, huile sur toile
- Jacqueline Marval, *Bouquet de fleur devant la fenêtre*, vers 1920, huile sur toile
- Etienne Morillon, *La Passante*, 1ère moitié du XXème siècle, huile sur carton
- Auguste Morisot, *Trait de soleil sur le chemin montant,* vers 1910, huile sur toile
- Joanny Paquier-Sarrasin, *Une Matinée chez la Belle Cordière, à Parcieux près Trévoux,* 1875, huile sur toile
- Jean Puy, *Femme endormie,* 1904, huile sur toile
- Jean Puy, *Mer à Belle-Ile,* 1902, huile sur toile
- Jean Puy, *Tempête à Belle Île,* 1901, huile sur toile
- Jean Baptiste Poncet, *Orphée sur le mont Rhodope,* 1863 – 1864, huile sur toile
- Jean-Baptiste Poncet, *Venus à la colombe,* 1896, huile sur toile
- François-Auguste Ravier, *Le moulin des Roches,* avant 1895, huile sur carton

- Cristina Tavares, *Paysage : plots sur la plage,* 2008, huile sur panneau
- Louis Thomas, *Golgotha*, 1930, huile sur toile
- Johanna Quillet, *Une histoire, 2017, photographie*
- André Utter, *Nature morte à la guitare n°3,* 1919, huile sur toile
- Suzanne Valadon, *L'étable en Beaujolais,* 1921, huile sur toile
- François Vernay, *Fleurs et fruits,* avant 1896, huile sur toile

Salle 1, « L’art lyonnais de la fleur »



François Vernay, *Fleurs et fruits,* avant 1896, huile sur toile.

Louise alanguie au jardin,

Les chaises longues, la grande table de famille

Une journée de fin d’été, rien ne bouge.

L’air épais gagne son corps et ses pensées repus des conversations animées.

On a laissé l’abondance en cuisine, et se répandre la lumière, une flaque jaune paille sur les fruits mûrs. On a oublié la farine et les miettes de pain sur le meuble bas, de rafraîchir l’eau des anémones et de brosser les pétales d’aubépine sur le tapis, d’essuyer les traces humides des enfants, de ranger les livres.

Ils ont déballé leur insouciance, et la légèreté des jeux d’oie et le mikado, avant d’aller ensemble au verger, paniers aux bras de chacun, glaner les dernières prunes tombées, et cueillir les premières poires, les doigts collants et la bouche sucrée.

Il fut doux de descendre vers la rivière à l’heure où sonne le goûter.

Les raisins encore un peu jeunes, noirs et blancs, ennoblis dans le panier de Germain d’une toile de lin et d’une simple ficelle pour poignée, c’était si simple la beauté.

Louise demanda à son vieil ami François d’en faire peinture.

Tout y est lui dit-elle, une fois la toile achevée.

L’abondance et la sobriété.

Le gué des saisons.

La lumière par le soupirail

Louise dans son fauteuil,

l’automne à la porte, songeât-elle

Que reste-t-il de l’opulence ? En cascade, de nos souvenirs….

Patricia Geffroy

Je me souviens *(*En écho au tableau de Jacqueline Marval, *Bouquet de fleurs devant la fenêtre*, vers 1920, huile sur toile*)*



Je me souviens des belles roses dans mon jardin, leur parfum envoutant flottant dans l'air.

Je me souviens d'une glycine au coin de notre maison dont les grappes tombaient pratiquement jusqu'au sol… et qu'il fallait balayer tous les ans.

Je me souviens des bouquets de fleurs que j'offrais à maman pour son anniversaire, ou la fête des mères. Toutes les fleurs lui faisaient plaisir. Nos voisins nous offraient des fleurs, à nous les enfants. Par bonté.

Je me souviens que je suis allé cueillir une rose rouge dans le jardin pour ma mère. Pour qu'elle sache que quelqu'un pensait à elle.

Je me souviens, on ramassait des marguerites dans les champs. Et d'autres fleurs aussi pour composer des bouquets. On les offrait à notre mère. Pour garnir la maison durant les vacances.

Je me souviens, la fleur de lys elle rentre en juin. Quand elle se mettait en fleur, trois mois après on vendangeait. Si tout allait bien.

Je me souviens, je faisais des fleurs dans mon jardin, à Cublize. Je l'ai toujours mon jardin. Je ne peux pas y aller. Il y avait des arbres, des arbres à fleurs de printemps. Le grandiflora en été. Je me levais assez tôt pour avoir des fleurs fraîches : roses, lys, tulipes, jacinthes. Moi, j'aime les fleurs qui sentent. Dans la pièce à vivre, le salon, la salle à manger. Dans un vase en cristal épais.

Je me souviens d'une chanson : Les Lilas blancs.
Je me souviens des repas de Noël chez mes grands-parents. On mangeait la dinde et les gardons traditionnels. Et les œufs à la neige.

Je me souviens, mes parents étaient séparés et mon père m'avait offert une jeep américaine à pédales. J'avais 5 ans.

Je me souviens des amis qui avaient tous des grands-parents. Et moi, pas. Des deux côtés, mes grands-parents étaient morts. Tous. Des deux côtés. Quand mes amis disaient « On va voir nos grands-parents », moi… Il y avait un manque.

Je me souviens, quand j'étais gosse, on n'avait rien à boulotter, à se mettre sous la dent. C'était la guerre.

Je me souviens, quand il y avait des baptêmes il y avait des dragées. Quand les gens avaient un peu d'argent, ils mettaient des amandes.

Je me souviens des chewing-gums gagnants. À la fin de la guerre, ma mère avait jeté des oreillers sur les chars allemands, dans la rue, pour bloquer les chenilles.

Je me souviens d'une cuite pour fêter la quille. Je n'ai eu que deux permissions…

Solange, Yvette, Maurice, Willy

Salle 2, « Le paysage, une expérience du regard »



François-Auguste Ravier, *Le moulin des Roches*, avant 1895, huile sur carton.

Pourquoi celui-là ?

Sans même regarder le nom du peintre.

Une pulsation m'a été offerte, je l'ai prise.

J'ai accepté ensuite le sourire de reconnaître le nom du peintre.

J'ai eu quatorze ans.

Des années ont suivi et déjà ce peintre au musée des Beaux-arts de Lyon m'attirait.

… Son pin parasol peint vert sur un ciel bleu, derrière ou bien devant un long mur blanc qui descend légèrement, la forme ovale du tableau, sa lumière d'Italie : « Paysage de Rome » …

Je peux me tromper mais je souris. C'est cela ! C'est lui, le même peintre

J'ai eu quatorze ans et tout ce qui pouvait m'apparaître dense et vrai se trouvait dans la peinture, précisément dans l'école Lyonnaise de paysage, au musée, François Auguste Ravier, peintre à Morestel.

Cette pulsation de plus de cinquante ans me rassure, c'est bêtement la mienne, je souris encore. Pourquoi celui-là ?

D'où suinte l'huile sur toile, où tout est dans ce cadre d'un détail : le fond d'un parc, le coin d'une place de village, un décor de théâtre ?

La lumière voilée ainsi cacher la source ou manger le bleu du ciel.

J'ai eu quatorze ans. N'y a-t-il pas encore de l'incandescence et de la boue rouge dans ce tableau ?

Dites-moi !

Et ce peintre n'a-t-il pas eu quatorze ans ?

Pour peindre avec cette touche insolente, ces trois arbres comme de petits soldats de plomb qui dansent.

Oh ! Dites-moi !

N’avez-vous pas eu quatorze ans ?

Christian Sivignon

Salle 3, « Un monde qui change »



Louis Janmot, *Fleurs des champs*, 1860-70, huile sur toile.

Qui regarde-t-elle ? Elle semble ailleurs. Regard perdu, le visage légèrement penché n’esquisse aucun sourire. Quel souvenir oublié génère cette mélancolique attitude ? Ses longs cheveux noirs, lisses, sont parés d’un diadème de liserons blancs. Le ciel, d’un bleu presque sans nuage, se fond sur dans la blancheur des montagnes où le crépuscule s’amorce et accentue sa sombre chevelure.

Pourtant, ce n’est pas triste. Le contraste avec sa robe drapée rose, les ombres du tissu soyeux, le vert vif de sa manche captent la lumière et se reflètent sur son visage, sans joie. Ses joues, sa bouche ont la même teinte que sa robe. Quel souvenir oublié se cache dans cette lumière ?

A quoi pense-t-elle ?

Au paysage qui l’entoure ? Cependant, il n’y a pas grand-chose. A l’horizon, la lisière d’un bois se noie dans le flanc des montagnes. Autour de cette jeune femme, et jusqu’à la naissance de sa tête, des prés, sombres, d’où émergent des feuilles, l’entourent tels un nid douillet.

Et moi, perdu dans le coin gauche, j’observe la scène de cette déesse aux fleurs dont le regard est posé sur des pensées intérieures qui semblent la submerger.

Moi aussi, je suis mélancolique. Je suis nu, seul, décharné, oublié. Elle ne m’a pas remarqué. Je n’existe pas.

*** *** ***



Au premier coup-d’œil-coup-de-foudre elle m'a confirmé le grand mystère. Face à elle j’avais pour seule certitude d'être par nature exilé. Chassé de naissance du monde des sortilèges et fulgurances que rayonnait son regard. J'évitai de croiser ses yeux. J’étais saisi de l'intuition que s’ils venaient par malheur à transpercer les miens, il n'était pas tout à fait impossible que je demeurasse pour toujours quelque misérable pierre, matériau inerte, pauvre hère captif de la glaise et de la vase, poisseux silure qu’aucun coup de nageoire jamais ne propulserait jusqu'au diadème de ses nobles cheveux.

Alors j'ai su que mon devoir était la fuite. Il me fallait partir. Rejoindre les collines environnantes et me perdre enfin dans les vapeurs de printemps. A travers les sentiers que son imposante beauté occultait à mon cœur de dix-sept ans.

Mon chemin était ailleurs.

Aussi loin d'elle que possible.
Par les soirs bleus d'été il m'appartiendrait d'allumer en mon âme d'autres feux, d'autres lumières. Que seuls d'autres êtres, imparfaits comme moi, d'autres cœurs - moins habitués à tout brûler sur leur passage - pourraient voir.
Car mon éblouissement se changeait peu à peu en colère. Je lui en voulais d'accaparer ainsi la lumière. D'occuper ainsi le centre du tableau comme si elle était le centre du monde. Il me fallait m'extirper de sa pesante présence. Aller rencontrer la luxuriance de la nature dont son opaque beauté me frustrait.

Ne pouvais-je après tout moi aussi, à mon retour, guéri de cette fascination maudite, rayonner enfin un peu de lumière ? Quelque chose de cet humble et immense paysage nourricier, que son éléphantesque personne avait failli m'empêcher de voir !?

Chris Le Hache

***** *** *****

Louis Bouquet, *Le Jeune Homme et la Beauté*, 1912, huile sur toile.



Me tenir debout, quoi qu'il arrive. Tenir debout. Cacher mes larmes.

Corps livide. Reste la volonté de tenir. Debout. Encore. Dans le chagrin.

Ne plus entendre. Rejeter les mots comme autant de balles sur le mur du désespoir.

Refuser le regard c'est refuser l'existence. Regarder c'est risquer de souffrir encore et encore, sans fin.

Restent donc la douleur et le refus. Le refus dans la douleur la douleur dans le refus. S'y perdre jusqu'à s'y oublier.

Enfin. La paix.

Je veux être cette perfection, implacable, intransigeante, immaculée

« Je suis belle, ô mortel, comme un rêve de pierre »

Galatée avant Pygmalion.

Pourtant cette paix blanche, factice, n'est pas la vie. Ce vêtement de paix est bien trop lisse, sans accroc, sans odeur, sans risque.

La Vie n'est pas là ; la Vie est de l'autre côté. Dans cette main tendue, dans la parole vivante, dans la danse des corps, dans l'imperfection et la relativité des choses et du monde.

Pourquoi refuser la Vie Vivante ?

Elisabeth Mallen

*** *** ***

Auguste Morisot, *Trait de soleil sur le chemin montant,* vers 1910, huile sur toile.



Auguste Morisot m'invite à entrer dans son tableau.

- « *Viens, n'aie pas peur, prends ton temps*… »

Après beaucoup d'hésitation, je franchis le pas. Je dois m'habituer à la fraîcheur du lieu, à l'absence de soleil, aux bruits insolites et aux odeurs fortes et subtiles. Seule, perdue sur ce chemin forestier, avec des arbres immenses de part et d'autre, j'ai froid. Je me sens infiniment petite dans ce décor sombre et gigantesque.

- « *Ecoute, sens, regarde*… » me souffle Auguste.

Mes yeux, peu à peu, s'habituent à la pénombre. De longs fûts enracinés dans la terre s'élèvent vers le ciel absent. Il me faut lever la tête pour apercevoir les branches et deviner les feuilles qui bruissent tout en haut. Le ciel a disparu. Voûte, grotte ? Où suis-je ? Il faut lancer le regard à l'infini pour entrevoir au loin un tout petit coin de ciel bleu.

- « *Vas-y, lance-toi, ose*… » murmure Auguste.

Là-haut, tout au bout du chemin, on perçoit un puits de lumière vertical. Je me mets en marche doucement, lentement, pour ne pas déranger tous les vivants de la forêt. Les sens en éveil, je regarde, je hume, j'écoute.

Finalement ce décor voûté, sans soleil, n'est pas si sombre que je le pensais. Parfois un petit rai de lumière horizontal rase le sol entre les arbres. D'où vient-il ? Mystère ! La lumière ne viendrait pas toujours d'en-haut ?

Je n'ai plus peur, je ne suis pas pressée d'arriver au bout du chemin. Je musarde, j'explore, de mousses en lichens, de lichens en champignons, d'arbre en arbre, je savoure.

Sylviane Llobell

Salle 4, « Révéler l’invisible »



Albert André, *La Musique*, vers 1900, huile sur toile.

Les Malet ont réuni ce vendredi du mois de mai leurs proches familles dans le salon de musique du premier étage. Madame a l'habitude de recevoir au salon les amateurs de musique lyrique.

Cette pièce raconte l'histoire familiale de ces soyeux, opulence et bienséance sont leurs atours.

Désormais, je ne suis plus présent dans ce cocon intime et chaleureux et pourtant tout raconte ma présence, le souvenir de moi s'écrit sur ces visages d'une tristesse étouffante.

La douceur des tapis de soie, la lumière tamisée par des voilages adoucira peut-être la peine que mon départ a infligée à mes parents.

Rachel égrène les cordes de sa harpe pour m'offrir un requiem ; je ressens encore sur mon pelage le poids de chaque note libérée par la harpe.

Je suis entre deux mondes, déjà parti de la maison de mes maîtres et toujours présent dans leurs cœurs. Je revois tous les signes de ma vie passée lové sur les sofas aux ramages mordorés du salon, les voluptueux coussins sur lesquels j'ai sommeillé sous les caresses de Julie, ma jeune maîtresse. Les objets, les lieux savent ce que représente une vie de chat ; ils gardent la mémoire des moments vécus au cours des années passées.

Il serait doux de tendre un message à ma famille d'adoption afin de leur partager mon affection posthume. Mon absence à tout jamais est une souffrance que je peux lire sur les visages de la famille Malet. Rachel ne tire de sa harpe aucune mélodie propre à restituer l'ambiance chaleureuse de ces après-midis dans le salon de musique.

Comme un regret, j'aurai laissé une poignée de poils roux sur le très beau tapis persan, là, sur le coin où le bleu se noie dans l'orange et où j'ai coulé des jours heureux ; témoin d'une vie nuisible où l'intimité de ce salon faisait rempart aux troubles extérieurs.

Comme un hommage, j'aime à les croire ici ensemble pour moi.

Isabelle Peugeot

*** *** ***

Delphine Balley, *Borne stéréoscopique* - série *Voir c'est croire*, 2019, photographie.



C'est dans la boîte

Quoi de l'autre côté ?

Je la regarde.

Dans le clair-obscur, l'œil fixe de son visage aux traits fins cherche à s'abandonner dans l'opercule.

Comme on glisse dans l'eau turquoise d'une photo d'agence de voyage.

Une invitation à se laisser aller dans le miroir de cette lumière dont je ne sais d'où elle prend sa source,

Une lune blanche dans le hublot de la boîte.

Ou plutôt, une colonne

Verticale.

Je la regarde, je la vois mieux, mon œil s'habitue à la pénombre. Le noir total a disparu.

Sa main, d'un geste délicat joue avec une mollette sans que rien ne change dans le hublot,

c'est alors qu'elle murmure -

« Me voici au seuil de moi-même, à l'écoute de ce qui naît »

Je la regarde.

La lumière glisse désormais lentement des pieds métalliques du tabouret où elle est assise, aux chaussures de sport, bords rigides et carmin, aux chaussettes certainement blanches et côtelées, la lumière tamise plus qu'elle ne laisse voir une nuance de pourpre, de violet tendre, pour rejoindre le cou à peine dévoilé. Je devine une robe moirée, bleu nuit peut être, entre chien et loup, et son large col châle, de ce vert des Caraïbes, venu de l'autre côté en reflet des eaux turquoise.

Je m'attarde sur son oreille, sur la perle.

C'est donc une jeune fille à la perle, elle aussi, non point celle de Vermeer qui, le regard franc et les joues roses, taquine l'artiste peintre, mais une jeune fille qui offre son profil, tendu vers la lumière et son mystère.

Une histoire dont elle seule déroule la trame.

Comme s'il suffisait d'ouvrir plus large la fenêtre, comme si prendre le large par le hublot, délivrait le secret.

Quoi de l'autre côté ?

Qui sait ? Si de l'autre rive, la réponse.

Patricia Geffroy

*** *** ***

Christine Crozat, *Compter les jours*, 2023, crayons sur papier Japon



Est-ce une pluie battante ?

L'eau glisse sur la grisaille

Cette grisaille épaisse

Epaisse comme une muraille

Elle enserre

L'atmosphère.

Aucune lueur ne passe

Bleu nuit

Et anthracite se fondent.

Toute cette pluie filaire

Rien qui ne la retient

L'espace a-t-il vécu ?

L'espace est-il vivant ?

Puis comme un bruit de source

Un murmure vivant

La fleur a surgi.

C'est tes yeux qui l'ont mise

C'est tes yeux qui l'ont prise

Cadrée en un instant

Sur cette toile.

Comme si le vivant, la vie

Avait brisé un voile

Une peau invisible

Pour plus qu'elle ne gise

Sous cette pluie battante

Debout, figée, fière

Sous cette pluie battante

Ses pétales aériens

Tout son elle est fragile

Frêle

Qu'est-ce la ferait robuste ?

La nuit, le jour

La noirceur si humide

L'humide de la noirceur

Sa solitude qui éclaire

L'univers

L'univers au seuil d'elle-même

Le murmure de la pluie

La naissance du jour

Ses pétales tels une trace

Qui éclairent cet espace

Dans toute leur finesse

Frêles

Tu écoutes ce qui naît ?

Geneviève Lyczinski

Salle 5, « L’émancipation de la couleur »



Barre de corail

Avez-vous vu ce bateau

Qui nourrit ces magnifiques oiseaux ?

Avez-vous vu la mer

Qui boit un verre d’eau gazeuse et amère ?

Avez-vous vu ces tonneaux

Qui jouent aux dominos au bord de l’eau ?

Avez-vous vu ce phare

Qui accueille les bateaux dans ses remparts, le soir ?

Avez-vous vu ces nuages

Et leurs reflets qui nagent ?

Avez-vous vu ces murailles

Qui grattent la barre de corail ?

Avez-vous vu tous ces marins

Qui pêchent au fond des récifs au petit matin ?

Mais vous,

Voulez-vous plonger dans ce tableau comme nous ?

Ameni, Sacha, Abdelrahman

En écho au tableau de Jean Puy, *Tempête à Belle Île*, 1901, huile sur toile.

La dame sans âge



Avez-vous vu cette fleur

Qui, dans la lumière, montre ses couleurs ?

Avez-vous vu le sol

Qui trouve son chemin à l'aide d'une boussole ?

Avez-vous vu ce beau manteau

Qui donne beaucoup trop chaud ?

Avez-vous vu cet étrange mur

Qui susurre des centaines de murmures ?

Avez-vous vu cette dame

Qui danse avec son âme ?

Avez-vous vu ici et là ces feuilles

Qui font des clins d'oeil ?

Avez-vous vu ce visage sans âge

Qui nous adresse mille messages ?

Mais vous,

Nous croyez-vous ?

Nanda, Sawssen, Halima

En écho au tableau de Etienne Morillon*, La Passante*, 1ère moitié du 20ème siècle, huile sur carton.

Le loup de la forêt



Avez-vous vu ce portail

Qui nous emmène sur ses rails ?

Avez-vous vu ce chemin

Qui ensoleille le jardin ?

Avez-vous vu ces belles feuilles

Qui dansent avec un écureuil ?

Avez-vous vu ce grillage

Qui discute avec les nuages ?

Avez-vous vu les couleurs du bonheur

Qui nous mènent vers l'Equateur ?

Avez-vous vu ce portail

Qui peint un extraordinaire vitrail ?

Avez-vous vu ce feu joyeux

Qui danse et se transforme en sentier fabuleux ?

Mais vous,

Pourquoi n'imagineriez-vous pas ce qui se passe derrière ce portail ?

Emma, Jahina, Hajar

En écho au tableau de Emilie Charmy*, Paysage au portail à Marnat (Puy de Dôme)*, 1925, huile sur toile

L'île imaginaire (1)



Avez-vous vu cette eau

Qui mange un ruisseau ?

Avez-vous vu ces nuages

Qui nous mettent en rage ?

Avez-vous vu ces feuilles

Qui ouvrent un cercueil ?

Avez-vous vu ces montagnes

Qui se transforment en lasagnes ?

Avez-vous vu ce ciel

Qui déploie ses ailes ?

Avez-vous vu ces roseaux

Qui volent juste au-dessus de l'eau ?

Avez-vous vu ces arbres verts

Qui rêvent sans cesse à la mer ?

Mais nous, personne, personne ne nous écoutera,

Personne ne nous comprendra ?

Osariemen, Djenna, Kamilia

En écho au tableau de Georgette Agutte*, Les Îles sur la Seine*, 1908, huile sur toile.

L'île imaginaire (2)



Avez-vous vu ces vagues

Qui narguent les algues ?

Avez-vous vu ce serpent

Qui apprend à avoir des sentiments ?

Avez-vous vu ces fleurs

Qui pleurent de douleur et de peur ?

Avez-vous vu ces branches

Aux longues manches blanches ?

Avez-vous vu ces nuages

Qui n'ont plus d'âge ?

Avez-vous vu ces fleurs

Qui comptent les heures ?

Avez-vous vu ces feuilles

Qui cachent leurs portefeuilles ?

Avez-vous vu ce sable

Qui n'est pas aimable ?

Mais nous, personne, personne ne nous écoutera,

Personne ne nous comprendra ?

Osariemen, Djenna, Kamilia

En écho au tableau de Georgette Agutte*, Les Îles sur la Seine*,1908, huile sur toile.

Le phare illumine



Les bateaux quand il fait noir

Nuage arc-en-ciel

Les marins regardent

Le ciel découpé en deux,

Le jour et la nuit

Ameni, Sacha, Abdelrahman

En écho au tableau de Jean Puy, *Tempête à Belle Île*, 1901, huile sur toile.

La dame regarde



Gentiment avec son âme

Les couleurs du ciel

Sa robe soyeuse

Flotte dans les airs, légère,

Ombres et lumières

Nanda, Sawssen, Halima

En écho au tableau de Etienne Morillon, *La Passante*, 1ère moitié du XXème siècle, huile sur carton.

L'île mystérieuse



Reflète ce beau lac bleu,

Une forêt d'arbres

Osariemen, Djenna, Kamilia

En écho au tableau de Georgette Agutte, *Les Îles sur la Seine*, 1908, huile sur toile.

Un petit portail

S'ouvre sur une éclaircie

Tout au fond, un loup

Emma, Jahina, Hajar



En écho au tableau de Emily Charmy, *Paysage au portail à Marnat*, 1925, huile sur toile.

L'île imaginaire



Julia vit avec sa fille, une jeune adolescente nommée Emmy. Elles habitent dans une petite maison, sur une île, au beau milieu de la rivière. Etrangement, elles sont invisibles aux yeux des villageois. Deux-cents ans auparavant, une malédiction a été jetée sur la famille de Julia par une famille du village. Depuis ce jour, tous les descendants de cette famille sont devenus invisibles.

Emmy en a assez d'être seule ! Elle aimerait tant avoir des amis. Elle décide d'en parler à sa mère. Julia lui répond que c'est impossible.

Un jour, Emmy part se promener. Elle aperçoit une jeune adolescente, Lucy, qui s'approche d'elle et la salue. Emmy est surprise et interloquée : comment cette jeune fille peut-elle la voir ? Elle en perd la voix.

« Pourquoi me regardes-tu comme ça ? demande Lucy.

- Tu… Tu… Tu me vois ?

- Bien sûr que oui ! Tout le monde te voit. Pourquoi me poses-tu cette question ?

- Parce que normalement, personne sur cette île ne peut me voir, répond Emmy. La jeune fille se met alors à lui expliquer l'histoire de sa famille. Lucy est triste d'entendre son passé. Elle est touchée.

Depuis leur rencontre, les deux filles se retrouvent chaque jour au même endroit et deviennent de très bonnes amies.

Un jour, Lucy offre à Emmy une graine :

« Tiens, cette graine permet de faire pousser un arbre d'amitié. Allons la planter ensemble là où nos regards se sont croisés pour la première fois, alors que tu ne devais pas être visible. »

Chaque jour, les deux amies arrosent la graine et prennent soin de l'arbre qui pousse. Plus le temps passe et plus Emmy devient visible aux yeux des autres villageois de l'île. Un soir, Emmy

emmène sa mère voir l'arbre et cueille un fruit qu'elle lui tend. En le croquant, Julia réapparait. Quel miracle de voir son reflet dans l'eau de la rivière !

Grâce au pouvoir de l'amitié, mère et fille redécouvrent les joies d'une vie normale, entourées de personnes qu'elles aiment.

Osariemen, Djenna, Kamilia

En écho au tableau de Georgette Agutte, *Les Îles sur la Seine,* 1908, huile sur toile.

La criminelle du cabaret



Héloïse a vingt-cinq ans. Elle est une danseuse célèbre dans un grand cabaret de Paris. Elle présente d'incroyables spectacles acrobatiques. Il y a d'autres danseuses et l'une d'entre elles, Alya, est très très jalouse. Elle porte souvent un chapeau avec une fleur et une longue robe.

Un soir, Alya sabote un trapèze. Héloïse, en sautant dessus, se casse la cheville. Elle est aussitôt emmenée à l'hôpital. Le cabaret doit fermer ses portes et les autres danseuses doivent trouver un autre travail. Maria, l'une d'elles, se pose des questions : elle soupçonne que la chute d'Héloïse n'est pas due au hasard. Elle veut aider son amie. Héloïse étant à l'hôpital, Maria va enquêter. Elle se rend au cabaret, commence par inspecter le trapèze et remarque qu'une des cordes a été découpée légèrement. Sous le trapèze, elle découvre des paillettes bleues. Ensuite, Maria va fouiller toutes les loges. Dans celle d'Alya, elle trouve de grands ciseaux dans lesquels des morceaux de corde sont restés coincés. Elle y trouve aussi une robe bleue à paillettes. Il s'agit des mêmes paillettes qu'elle a trouvées sur la scène. Elle a trouvé la coupable !

Maria fonce à l'hôpital pour tout raconter à Héloïse. La police est déjà là ! La jeune danseuse raconte ses trouvailles. Les gendarmes partent à la recherche d'Alya. Ils fouillent toute la ville. Ils pensent qu'elle pourrait s'enfuir. Alors, ils finissent par se rendre à l'aéroport. Ils la retrouvent là-bas et l'arrêtent.

Le cabaret rouvre ses portes. Un mois plus tard, Héloïse peut remonter sur son trapèze. Elle et Maria deviennent les meilleures danseuses du cabaret. De vraies célébrités !

Nanda, Sawssen, Halima

En écho au tableau de Etienne Morillon, *La Passante*, 1ère moitié du XXème siècle, huile sur carton.

Loup Noir



Dans une forêt du Canada, au milieu de couleurs joyeuses, vit un loup, Loup Noir. Quand il était petit, il avait une famille. Mais il était jaloux de son frère, Junior. Lors d'une bagarre, il l'a tué en le poussant du haut d'une falaise. Depuis ce jour, il vit seul, car sa meute l'a rejeté.

Il se sent si triste. Un jour, il décide de s'en aller de la forêt pour retrouver sa meute. Il marche longtemps et trouve une petite cabane en bois où vit un vieil homme avec une longue barbe et un collier de grosses perles noires : c'est un chaman ! Le chaman lui dit d'une voix mystérieuse :

« Je sens que tu es triste, que tu te sens seul, oh très cher Loup Noir !

- Mais comment connaissez-vous mon nom ? Comment savez-vous ce que je ressens ? demande le loup.

- Je suis un chaman, je ressens les émotions de tout ce qui m'entoure.

- Mais comment pouvez-vous comprendre mon langage de loup ?

- Je comprends tous les langages de la Nature. Trêve de bavardages ! Que veux-tu que je fasse pour toi, mon cher ami ?

- Je voudrais retrouver ma meute, mais je ne sais pas comment faire. »

Le loup lui raconte alors son histoire. Le chaman lui demande s'il a assez de sagesse pour changer son comportement et avoir une deuxième chance. « Oui, cette fois, je peux changer ! Je ne ferai pas la même erreur ! » Le chaman dit au loup que s'il veut retrouver sa meute, il doit franchir un portail. Pour le trouver, il doit suivre un chemin pour aller jusqu'au fond de la forêt.

Loup Noir se met en route et avance dans la forêt. Il s'approche du fond mais ne trouve pas le portail. Soudain, le vent se lève et il entend un bruit qui ressemble à celui d'une cloche : « Cling ! Cling ! Cling ! ». Le loup suit le son.

Plus il avance, plus le son est fort. Soudain, au détour d'un bosquet, le portail apparaît devant lui. Loup Noir hésite quelques secondes, car il a peur de ce qui va se passer. Il prend son courage à deux pattes et ouvre le portail.

Quelle surprise ! Il se retrouve face à son frère prêt à se battre ! Le voilà revenu dans son enfance. Loup Noir pleure de joie et se blottit contre Junior qui, surpris, ne comprend pas.

- Qu'est-ce qui te prend ? On était en train de se battre !

- Pourquoi se battre ? On est frère. Arrêtons de nous battre, car ça pourrait mal finir pour toi et moi. Nous sommes en haut d'une falaise. L'un de nous pourrait tomber.

- Calme toi ! On ne va pas mourir. C'est juste une bagarre ordinaire. On passe notre temps à se battre de toute façon, répond Junior.

A ces mots, Loup Noir raconte à son frère tout ce qu'il a vécu d'étrange : leur bagarre, la chute et la mort de Junior, l'exclusion, la solitude, la rencontre avec le Chaman, puis le portail et le retour dans le passé.

Junior est ému et prend son grand frère entre ses pattes. Les deux loups se pardonnent et retrouvent leurs parents.

Des années plus tard, les deux frères formeront une nouvelle meute dont ils seront les chefs.

Emma, Jahina, Hajar

En écho au tableau de Emily Charmy, *Paysage au portail à Marnat*, 1925, huile sur toile.

Voyage à travers les océans



C’est l’histoire d’un jeune garçon de dix-sept ans qui s’appelle Lucas. Il rêve de partir en voyage dans les îles du Sud.

Un jour, il arrive dans un port magnifique entouré de grandes murailles. Au bout du quai, il remarque un bateau vide. Personne à bord ! Personne autour ! Le bateau est à l’abandon. Lucas décide donc de le prendre et de partir en voyage avec.

Au milieu de la mer, un être immense se dresse devant lui : il s’agit du dieu Poséidon ! Lucas lui demande :

« Pouvez-vous m’aider à devenir un marin ? Je rêve d’aller dans les îles du Sud.

- Je peux t’aider, lui répond Poséidon, mais à une condition, il te faudra mener une enquête : depuis hier, tous les coraux ont disparu ! La barrière de corail n’existe plus.

- Comptez sur moi. Je la retrouverai !

Le lendemain, dès l’aube, Lucas se met en route. Au milieu de la mer, il croise un énorme baleinier, un bateau immense avec un filet pour capturer des baleines. Il se dirige vers l’ouest. Lucas ressent de la colère dans son coeur, il est inquiet pour les reines de l’océan. La nuit tombe. Soudain, au cours de sa navigation, il aperçoit une baleine lumineuse. Il faut la prévenir du danger ! Avec ses bras, il lui fait de grands signes pour lui faire comprendre qu’elle doit aller vers l’est. Ouf ! La baleine est sauvée ! Lucas en profite pour lui demander si elle a vu les coraux. Elle ne sait pas où ils sont mais elle lui conseille d’aller rendre visite à son amie, la tortue Nyamba.

Lucas suit son conseil et trouve la tortue. Mais, horreur ! Nyamba est blessée : elle a un bout de métal enfoncé dans sa patte. Il se précipite dans son bateau pour prendre sa boite de secours : il désinfecte la blessure et met un bandage

autour de la patte. Nyamba le remercie. Le jeune garçon lui explique qu’il doit retrouver les coraux pour Poséidon. La tortue lui répond qu’elle a un ami, le poisson clown qui pourra l’aider.

Lucas part donc à sa recherche. En route, il voit un requin qui s’apprête à manger un poisson. Le jeune garçon s’interpose pour protéger le poisson. Soudain, Poséidon apparaît et fait fuir le prédateur. Il s’adresse à Lucas :

« Tu es un brave garçon très courageux. Tu n’as pas hésité à prendre de gros risques, quitte à y laisser ta vie pour protéger les animaux marins. Je t’ai observé à chaque moment de l’enquête. Mais je dois te révéler la vérité : les coraux n’ont pas disparu, c’est moi qui les ai cachés pour voir si tu pouvais devenir un véritable marin. Maintenant, j’en suis sûr : tu es un vrai marin prêt à réaliser ton rêve. Va parcourir les océans pour atteindre les îles du Sud. Et continue à prendre

soin du monde sous-marin : il a grand besoin de toi et te réserve encore de fabuleux mystères ! »

Idées :

C'est un test de Poséidon (qui a caché les coraux) pour voir si Luca peut devenir un véritable marin qui peut rejoindre les îles du Sud.

Au cours de l'enquête, Luca aide différents animaux en danger : tortue, baleine…

Poséidon se rend compte de sa bonté et …

Ameni, Sacha, Abdelrahman

En écho au tableau de Jean Puy, *Tempête à Belle Île*, 1901, huile sur toile.

*** *** ***

Jean Puy, *Femme endormie*, 1904, huile sur toile.



NON

Pas déjà…

Pourquoi devrais-je te suivre ? Obéir à ton intimidation.

J'ai tellement attendu ce moment ! Le moment où je peux m'abandonner à toi, respire…

Ce moment où il n'y a plus que moi, où tout se stoppe, où le silence m'envahit. Je peux enfin fermer les yeux.

Mais te voilà déjà.

Tu caresses ma peau tout doucement, me provoquant un frisson, ta chaleur vient rosir mes pommettes.

Mais je reste, je ne veux pas succomber.

Recommencer, accepter signifie reprendre cette réalité qui me dévore.

Je le sais.

Je t'aime.

Je souhaite te revoir tous les jours, ressentir cette passion quand tu parcours mon corps.

Mais ouvrir les yeux, te suivre, c'est recommencer encore…

Je me dois de surpasser cette monotonie grisâtre et de suivre tes couleurs gisantes.

Tu repeins le monde qui m'entoure.

À moi maintenant de suivre ta beauté.

À présent, j'ouvre les yeux et j'avance avec toi, soleil levant.

Carla Chadefaux

*** *** ***



Jacqueline Marval, *L'espagnole*, 1925, huile sur toile.

Sur ma couleur on s'arrête, on se fige et je m'impose.

Je domine et je fais l'axe. Je suis le typique, l'inutile, plume de l'oiseau.

Je coiffe la femme si blanche, si longue.

Je prolonge son cou et son bras.

Je me love dans la mantille fluide, transparente et bordée.

J'orne et je souligne le mouvement.

Vous glissez sur moi pour suivre sa chevelure noire, domptée d'une raie, d'un chignon que vous imaginez défait.

Et le noir de ses cheveux rebondit dans ses yeux. J'abrite ce regard immense et étonné alors que, plus loin vers la gauche, son attention toute entière est captée.

Je déborde sur ses joues et ses lèvres ajoutant à son ingénuité.

J'efface son menton qui s'oublie dans son cou. J'efface sa main repliée sur la robe blanche. Je suis l'éclat qui étonne, le précis dans le flou blanc et jaune.

J'écarte le voile qui enveloppe et noie cette femme de douceur.

Je me reflète dans le bas d'un décor indécrit, de taches et de vent.

Je suis l'éventail replié, le rythme de la danse, l'ornement qui happe vos sens, même si, elle, ne me voit pas et m'oublie, ne sent pas mon poids, toute à son étonnement.

Oui je suis une Espagnole. J'ai de grands yeux noirs et charbonneux, une bouche en cœur, les cheveux sombres et lissés. Dentelles et mantille dansent autour de moi. Mon aigrette rouge percute la toile, c'est mon sang espagnol qui ne fait qu'un tour.

Suis-je une mariée ? Je n'ai pas l'air si gai pour une telle occasion. Ma main longue et fine sur le cou : que ne puis-je pas dire ?

L'Espagnole a la légèreté d'un oiseau échappé du monde des homme, c'est une femme peinte par une femme : douceur, clarté, transparence et rouge shocking, boum ! Quelle modernité de cette représentation féminine ! Belle Espagnole aux yeux de manga, tu es une joie pure, un envol des sens conjugués.

Corinne Odasso

*** *** ***

La coiffe



Les années ont passé
C'est mon tour maintenant,
Tradition annoncée,
Coiffe rouge-sang !

Incontournable passage,
De ma pâleur exsangue,
Vers un monde moins sage,
Et pour moi tout tangue !

Crête insolente,
Comme un voile déchiré,
Sur ma tête indolente,
Me fait chavirer…

Ce rouge incendiaire,
Comme une curiosité,
Fait révolutionnaire,
A ma timidité.

Curieuse, j'ai peur,
Je crie, je pleure,
Mais secrètement attirée,
Par la chaleur que cela crée…

Ne serais-je pas là,
Au seuil de moi-même,
A l'écoute de ce qui naît ?

Marie-Pierre Marquat

*** *** ***



Jean Puy, *Tempête à Belle-Ile*, 1901, huile sur toile et *Mer à Belle-Ile*, 1902, huile sur toile.

Plonger la tête en premier, puis se perdre dans le rose. Etonnante lumière d'été, changeante comme les avis des commères.

Entre terre et mer, j'existe, je respire… J'observe, peinarde, les autres travailler. La mer est en mouvement, le soleil aussi… et moi ? J'ancre mes pieds dans le sable mouvant et je me laisse bercer par les vagues qui me caressent. Impudiques, salées, gourmandes et avides. Elles veulent tout connaître de moi. Moi qui me cherche comme une boussole attachée à un aimant, incapable de se fixer / de trouver son nord. Pourtant, aujourd'hui, je ne cours plus. Je me baigne sous ce soleil d'été qui fait trembler l'air. Je me glisse entre une vague et l'autre, avec une finesse qui ne demande pas d'efforts.

Depuis le bord de la plage, j'observe l'horizon qui semble si loin, intouchable. Si mon souhait est de profiter du moment, ne plus galérer, abandonner indéfiniment ce bleu de travail et me métamorphoser enfin dans une joyeuse cigale sans soucis, le ciel gronde. Le vent se lève et j'entends l'appel de l'imprévu qui sonne au seuil de mon âme.

De quelles couleurs se teindra le demain ? Suis-je seule dans cette mer agitée ? Je suis incapable de sortir et de m'éloigner des murmures marins qui chuchotent à mon oreille. D'emblée, le silence de la mer est tellement assourdissant que je suis obligée de plonger au fond de moi-même, à l'écoute de ce nouveau petit cœur qui rythme ma vie. Un souffle de changement, ultime et définitif, qui arrive sans s'annoncer. Désormais, ma vie n'est plus une seule, elle se multiplie. Elle ne m'appartient plus.

Je m'autorise à ralentir.

Je savoure ce temps suspendu, ce calme, avant la tempête.

Est-ce que je me trouverai enfin au fond de tes yeux ?

Irene MAGNI

Albert André, *Après-midi d'été sous les arbres,* début XXème siècle, huile sur toile.



Un après-midi dans les arbres

Je ralentis et tout change. Le silence me murmure les souvenirs oubliés, occultés qui se cachent dans cette lumière, entre ces deux mondes qui m'asphyxient, m'embobinent telles les racines de l'arbre qui se cherche.

Arrivée vive d'acier, sans vouloir poser le pied en premier puis avancer comme on me l'a appris !

Et pourtant aujourd'hui, me voici au seuil de moi-même : les hommes à la pétanque, la femme et son enfant.

Naître dénudé, lui apprendre petit à petit, cacher discrètement ce corps de chair jusqu'à le rendre invisible.

Le cœur de cet arbre bat, le cœur de cet enfant bat, le cœur des femmes, des hommes bat, le cœur des adolescents, des immigrés, des vieillards bat, les cœurs des humains battent.

Je cherche alors dedans quelque chose qui me ressemblerait le plus aujourd'hui : était-ce un désir formel ou une pulsation volontaire ?

Juliette Masson

*** *** ***

Georgette Agutte, *Nu allongé*, 1909, huile sur toile.



N'as-tu pas honte de ce que tu es ?
Un être fait de chair et de sournoises idées
Enfant de la terre ou d'un quelconque Dieu
Grotesque, jeune ou bien ridé
Heureusement que l'univers n'a pas d'yeux

Quelle est cette enveloppe qu'un destin farceur t'a donné ?

Une silhouette abstraite que les menteurs disent belle
Mais qui discrètement, un fois le dos tourné
Haïront ces étranges valons et sommets Qu'une mauvaise lumière révèle

Tu me dis de me regarder dans le miroir

Que je ne suis que cruauté du matin au soir
Je n'y vois qu'une âme perdue
Qui veut priver l'autre d'un bonheur qu'il n'a jamais eu

Me voici donc au seuil de moi-même
À l'écoute de ce qui naît
Une étincelle, une idée
Que peut-être la beauté n'est pas dans ce que l'on voit

Mais dans ce que l'on est
Et que, masculin ou féminin
Tous les genres sont à célébrer

Finalement, je n'ai fait que nourrir ma colère de mon ennui
Ne devrais-je pas avoir honte de ce que je suis ?

Gaétan Zilli

*** *** ***



Elle gisait là entre deux mondes dans un mirage sensuel, mollement étendue de tout son être tel un chérubin en pleine rêverie.

Quelle douce chaleur féminine qui nous ouvre ses bras et tout son corps sans pudeur telle la rosée matinale qui nous cueille au réveil.

Je suis incapable de sortir de ce paysage charnel et gourmand tant sa générosité qu'il dégage nous happe chaleureusement à lui.

Regard lointain de cette muse offrant tout son être aux artistes en herbes du moment.

Murmures, bruissements sur le papier, cliquetis des crayons tombant au sol maladroitement échappé.

Au milieu de cette fête foraine d'inconnus intimidés et enivrés d'une passion artistique passagère dévorante galvanisés par sa présence, elle reste présente par son absence.

Mais à quoi pense-t-elle ? Vers quelle destination a-t-elle embarquée ?"

Odile Breze

*** *** ***

Emilie Charmy, *Paysage au portail á Marnat,* 1925, huile sur toile.



À la lisière

Laisser derrière moi les braises ardentes de la colère
Et franchir le portail, à la lisière d'un nouvel horizon.

Branches et racines taillent le passage entre deux mondes, tandis que derrière les murs de trahisons et de mensonges se trament de tristes histoires autour de ma disparition.
Ils diront : une folie ? Une fugue ? De la déraison ?
Je ralentis mon pas, dans cet imprévu, ce saut vers l'inconnu.
Je n'ai rien prémédité.
Est-ce la fraîcheur du matin ou le chant d'un oiseau ? Pousser la porte fut si facile.

L'air est vif, le ciel brumeux de pluie.
Je marche à grands pas désormais, pris dans l'épaisseur des verts puissants de la forêt, et dans l'ivresse de mon échappée. Je ne suis plus que pulsation, murmure, les arbres hauts m'absorbent.
Un pas encore
Un jour nouveau
Je me baigne dans la lumière d'une clairière.
Un chemin d'ocre roux m'entraîne par-delà les doutes et les ombres du passé.

L'absence, qu'en feront-ils ?
L'absence, cet espace et ce silence d'avant l'arrivée et l'après départ,
ce tout dans l'illusion du vide,
le vent entre les vivants et les morts.

Je me souviendrai du portail entr'ouvert, au seuil de naître à moi-même.

Patricia Geffroy

Salle 6, « Les Ziniars, ou la conquête de la modernité »



Suzanne Valadon, *L'étable en Beaujolais,* 1921, huile sur toile.

Ancrée dans ce tapis brun vert, espace de nature ridicule, enveloppée de ma peau ridée, flaque par endroit, je scrute, oreilles immobiles, la porte close. Moi, l'enfermée aux yeux tristes, calée contre ce mur gris bleu, décor en carton-pâte. J'en oublie là, tout près de moi, mon enfant, mon tout petit, tout blanc, tout lisse : il a l'habitude. Allongé sur ce tapis brun vert, espace de nature ridicule, il sourit, serein, dans l'attente de la prochaine tétée.

Même si l'inconnu m'inquiète un peu, cette porte j'aimerais la défoncer, la massacrer. J'aimerais m'échapper, fuir, emporter mon tout petit, loin, très loin. J'aimerais nous offrir des paysages libres, des herbes hautes et parfumées, des arbres, un ciel bleu azur, bleu nuit. Mon lait serait meilleur, réservé à mon tout petit, à lui seul. Et mon enfant grandirait, batifolerait dans un espace de vraie nature, de nature vraie.

Quand mes cornes oseront-elles briser cette porte ?

Quand oserai-je franchir le pas ?

Pascale Jolivet

*** *** ***



André Utter, *Nature morte à la guitare n°3*, 1919, huile sur toile.

L'espace semblait retenir son souffle depuis l'aéroport de Genève, Paris Roissy, Bogotá, Madrid, Medellín, Caldas, elle ne savait plus.

Elle avançait tirant sa valise. La rivière serpentait l'air absent. Pisuerga, Manzanares, le Rhône, l'Amour, la Saône, le Nil ? Elle ne savait plus. Dans ce décor flou, elle avançait jusqu'à l'adresse indiquée.

Toutes deux en arrivant, confuses, grimpant toutes deux les escaliers en colimaçon. Qui des deux soulevait l'autre ? Aucune des deux ne savait plus ce qu'elle contenait. Cela rendait chaque roulement incertain.

Puis la porte en bois massif. Derrière elles une voix : "Vous voilà." Puis une brume épaisse enveloppant l'espace. Bruit d'une serrure, porte qui s'ouvre. Avancer. Regarder le flou. À deux ne pas se lâcher. "C'est chez vous." Porte qui se ferme. Silence. Le cri lointain d'un oiseau qui ne s'entend pas.

Net. L'odeur du tabac froid. Lâcher l'autre. Avancer. Livres de musique aux notes de langue étrangère. Tasse vide de café séché sur les bords. Revenir.

Sans penser saisir l'autre. Rouler jusqu'à la chambre. Ouvrir, ranger. Ne pas pleurer. C'était notre choix. Respirer. Cacher la valise : l'autre.

Quatre mois déjà sont passés. Comme un fil d'argent la rivière continue à serpenter. Pisuerga, Manzanares, Rhône, Seine, Tamise ? Elle sait sans le vouloir. Un cœur fier et content mais aussi mélancolique d'être loin. Les arbres, sur le chemin de la rivière qui mène à l'autobus qui mène à son travail où elle s'épanouit sans penser, l'aident. À qui parler de la solitude, des personnes qui nous manquent ? WhatsApp ne suffit plus. Les arbres mêmes adultes continuent à grandir pour atteindre leur interlocuteur. Elle ne voulait pas être un arbre : trop immobile. Elle n'avait pas encore compris que l*es arbres sont les efforts sans fin de la terre pour parler au ciel*.

Juliette Masson

Salle 7, « L'héritage des Nouveaux »

C'est pas banal ! *(*En écho au tableau de Antoine Chartres, *Vendanges,* 1930, huile sur toile*)*



Le cheval blanc tire la charrette
Les rayons de la roue sont bleus
C'est pas banal !
Un maillot bleu, au beau milieu,
Comme un bout de ciel.
C'est pas banal !
Du violet ! Du violet sur la benne.
Les iris, eux, sont violets. Et même jaunes.
Et bleus.
C'est pas banal.
Quand la fleur de lys éclot,
Cent jours après, on fait les vendanges !
Étranges, ces nuages roses…
C'est la tête du cheval qui les découpe.
C'est pas banal !
Le cheval s'est fait les cils !
D'un bleu…
Il porte des protections pour que le soleil ne lui tape pas dans l'œil.
C'est pas banal !

Solange, Isabelle, Maurice, Denis

Salle 8, « Le cubisme »

Les danseurs masqués



Avez-vous vu ces statues

Qui dansent sur une musique très connue ?

Avez-vous vu ce neuf à l'envers

Tenant un verre, suspendu dans les airs ?

Avez-vous vu ce voleur

Qui sort de la télé pour trouver un peu de douceur ?

Avez-vous vu ces danseurs

Qui sourient de tout leur cœur ?

Avez-vous vu ces bras élastiques

Qui essaient d'attraper un moustique ?

Avez-vous vu cette couleur

Qui hésite entre la joie et la peur ?

Avez-vous vu ces personnages

Qui valsent dans une piscine sous l'orage ?

Mais nous, ces statues que personne ne voit, que personne n'entend,

Sommes-nous dans un rêve ?

Tania, Kaïs, Hafsa

En écho au tableau de Andrée Le Coultre, *Danse rouge*, 1970, huile sur toile.

De beaux personnages

Dansent la macarena,

Emotion perdue

Trois danseurs bizarres

Forment des lettres, des chiffres,

Petit salon rouge

Tania, Kaïs, Hafsa

En écho au tableau de Andrée Le Coultre, *Danse rouge*, 1970, huile sur toile.

*** *** ***

Les danseurs sans émotion

Ils sont trois. Trois danseurs mexicains. Ils sont tellement souples qu'ils parviennent à former des lettres et des chiffres avec leur corps. L'un s'appelle Alberto et aime représenter la lettre A ; l'autre, du nom de Hugo, représente le H et la dernière nommée Emilia forme la lettre E. Leur groupe s'appelle « Danseurs rouges ». Ils portent des masques mexicains qui représentent des têtes de mort avec des fleurs de couleur rouge, orange, rose et bleue.
Un jour, un homme leur dit : « On a l'impression que vous n'avez aucune émotion lorsque vous dansez. Pourquoi ? »
Le trio lui répond :
« Autrefois, notre patron nous interdisait de montrer nos émotions. Il nous disait que le public n'aime pas voir d'émotions sur le visage des danseurs. La vérité, c'est que Carlo, notre patron, était un danseur célèbre mais il a eu une maladie très grave qui lui a fait perdre sa jambe. Il n'a plus voulu danser avec nous, par peur de ne plus être reconnu. Depuis, il est devenu grincheux et n'a plus jamais souri.
Un jour, il nous a donné ces masques en disant que les fans n'aimaient pas qu'on montre nos émotions. Nous ne voulons plus les porter mais le problème, c'est que ces masques sont ensorcelés : ils apparaissent sur nos visages quand on danse. Carlo, lui, s'est volatilisé. »
L'homme, nommé Milo, leur demande :
« Mais comment briser le sort ?
- Il faudrait que Carlo retrouve la joie et le bonheur de danser, répond Emilia.
- Il faut d'abord le retrouver, dit Hugo. Mais on ne sait pas où il peut être.
Milo, qui est un fan du groupe, s'exclame :

« Moi, je sais où le trouver ! Il passe ses journées au bar de la plage d'Acapulco à manger des sardines ! »
Le trio part alors à la recherche de son patron, accompagné de Milo. Après quatre heures de route, ils arrivent sur la plage où ils aperçoivent Carlo. Il est assis à une table, triste et déprimé. Les trois danseurs se précipitent vers lui. Là, des fans les voient, s'exclament et leur demandent de danser pour eux. Alberto, Hugo et Emilia invitent Carlo à se joindre à eux. Mais leur patron s'en sent incapable. Milo insiste et lui demande de suivre son instinct. Les autres fans encouragent eux aussi Carlo. Le trio se met à danser la chorégraphie que Carlo a créée et avec laquelle il est devenu connu. Le patron se sent ému de ce cadeau. Petit à petit, il sent le rythme monter en lui, il se met à bouger ses épaules, sa tête, ses hanches. Il finit par rejoindre le groupe pour danser. Un grand sourire illumine son visage. Les masques d'Alberto, d'Hugo et d'Emilia se brisent en mille morceaux. Le groupe est enfin reconstitué !
Quelques mois plus tard, ils créent une école de danse pour personnes handicapées.

Tania, Kaïs, Hafsa

En écho au tableau de Andrée Le Coultre, *Danse rouge*, 1970, huile sur toile.

*** *** ***

Le garçon différent



C'est l'histoire d'un vieux sorcier nommé Scar. Il est vêtu une tunique bleu nuit, avec des étoiles brillantes et porte une bague avec le visage de sa femme morte. Il habite à Madagascar. Depuis le décès de son épouse, il se sent seul, très seul.

Il décide alors d'inventer une machine capable de créer un enfant. Malheureusement, au cours de l'expérience, un bouton de la machine se coince et bloque la machine. Un enfant étrange naît de cette invention : des bras sur les hanches, une oreille d'âne, une oreille de chat, un cadavre d'oiseau collé sur lui, un gros oeil mort. Scar, en voyant cet enfant, est stupéfait : il ne l'imaginait pas comme ça. Mais malgré sa différence, il l'aime comme un fils. Il le nomme Alex.

Son père décide de l'envoyer à l'école pour qu'il étudie et qu'il fasse comme tous les autres enfants. Alex se sent heureux mais sa joie disparaît quand il arrive à l'école. Tous les regards se posent sur lui comme s'il venait d'une autre planète. Des garçons commencent à se moquer de lui, à le critiquer, à l'insulter. Il passe toute la journée à se faire embêter à cause de sa différence.

En rentrant chez lui, Alex explique à son père les problèmes qu'il a eus à l'école. Après ces mots, Scar lui dit :

« Va regarder dans l'armoire. Tu y trouveras un livre brillant. Prends-le et ramène-le-moi. »

Alex obéit et va chercher le livre. Son père l'ouvre à la page « Stop au harcèlement ». Il est écrit : *Pour arrêter le harcèlement, il faut trois larmes : la larme de la tristesse, la larme de la joie et la larme du rire. Il faut mélanger ces trois larmes tout en prononçant trois fois la formule magique « Stop au harcèlement, finie la méchanceté, qu'elle se transforme en bienveillance ! »*

Alex trouve que c'est trop difficile. Son père lui répond qu'il y arrivera car c'est une personne très courageuse. A ces mots, Alex prend courage et accepte le défi.

Le lendemain, à l'école, des garçons recommencent à l'insulter. Alex se met à pleurer. Il se rappelle alors qu'il doit prendre l'une de ses larmes. Il sort un petit pot qu'il a récupéré dans l'armoire de son père, et récolte une larme de tristesse.

Une fille arrive et essaye de le défendre. Elle repousse ceux qui embêtent Alex et leur crie de partir. Ils s'en vont en courant. Noémie se présente et lui demande s'il va bien. Alex répond : « Non, je suis un monstre ! ». Ce à quoi elle rétorque : « Non, tu n'es pas un monstre. Tu es beau à ta façon. Tu es une personne unique au monde et moi, je veux être ton amie ! ». A ces mots, Alex se sent tellement heureux et ému qu'il se met à pleurer de joie ! Il sort aussitôt son petit pot et récolte une deuxième larme, la larme de joie.

A ce moment-là, le mélange se met à briller et se teinte de bleu ciel. Son amie est très étonnée et part dans un fou rire incontrôlable. Alex se dépêche d'aller récolter une larme mais Noémie recule. Alex lui dit que c'est urgent, qu'il doit récupérer sa larme et lui explique ce qu'il a lu dans le livre de son père. Malheureusement, le temps qu'il lui raconte cela, la larme tombe par terre. Alex s'effondre ! Il pleure et se dit qu'il a fait tout ça pour rien. Il se met à se rouler comme un bébé. Noémie est surprise de cette réaction et commence à rire, de plus en plus. Ses yeux se mouillent et une larme se met à couler à nouveau. Elle crie : « Vite ! Une larme coule ! » Alex se relève et se jette sur elle avec son pot, la larme atterrit dans le mélange. Des paillettes jaillissent et Alex prononce la formule.

Au loin, les garçons font demi-tour en criant : « Pardon ! On est désolé, on ne veut plus te faire de mal ! »

Alex et Noémie restent bouche-bée et se réjouissent de voir que ça a marché !

En rentrant chez lui, Alex raconte toute l'histoire à son père. Depuis ce jour, il se sent heureux et le harcèlement a cessé pour lui !

Irma, Lilia, Samaël

En écho au tableau de Jean Le Moal, *Personnage à l'oiseau*, 1938, huile sur toile.

Voyage inoubliable



C'est l'histoire d'un jeune garçon de onze ans, nommé Hugo. Il vit avec sa famille, dans un pays où il fait froid, très froid et où la neige tombe souvent. Il habite dans un chalet isolé, à quelques kilomètres d'un village. Son rêve est de voyager dans un pays où il fait chaud. Ce rêve est tellement fort qu'une nuit, il décide de préparer ses affaires pour partir.

Il marche pendant des heures pour rejoindre la gare du village où il achète un billet de train avec ses économies. Il arrive à un port au bord de la mer où il cherche un bateau qui l'emmène plus au Sud dans un pays chaud. Là, il rencontre un homme qui accepte de l'aider en le faisant passer pour son fils. Hugo se sent très excité quand il monte à bord du bateau. Au coucher du soleil, il voit des dauphins s'amuser et des oiseaux survoler la mer : que de merveilleuses beautés et de souvenirs inoubliables ! Ce voyage splendide dure plusieurs jours. Hugo est émerveillé !

Enfin, il arrive dans une île du Sud. Il visite cet endroit où il découvre la plage, le sable rose, les palmiers, les animaux…

Les semaines passent. Mais, plus le temps passe et plus il pense à ses parents qui lui manquent. Il commence à s'en vouloir d'être parti. Il décide alors de reprendre le bateau. Mais il a dépensé toutes ses économies pour le premier trajet en train. Alors, il cherche un travail pour payer son voyage. Il aime les arts du cirque et se dit qu'il est très bon en équilibre, en jonglage… Il se met à faire des acrobaties sur la plage. De plus en plus de passants s'arrêtent pour le regarder. Au bout de quelques mois, Hugo a gagné assez d'argent pour reprendre le bateau.

Avant de monter à bord, il se charge de souvenirs : du sable rose, des coquillages, de l'eau de mer et des photos. Le garçon rentre chez lui. Quand il arrive, ses parents très inquiets se mettent en colère. Hugo sort alors les

souvenirs qu'il leur a ramenés et leur raconte tout son voyage. Les adultes sont impressionnés de leur enfant courageux qui a vécu cette longue aventure. Plus les jours passent et plus ils ont envie de partir eux aussi pour découvrir cet endroit qui semble si magnifique. Ils décident alors de passer leurs vacances là-bas.

Depuis, tous les ans, ils partent sur cette île merveilleuse pour profiter de la chaleur, des paysages et pour se reposer.

Sheryne, Jasmine, Ali

En écho au tableau de René Maria Burlet, *La Gare de Perrache en hiver*, 1938, huile sur toile.

Andrée Le Coultre, *Danse blanche,* 1955-60, huile sur isorel.



Suite de Haïkus

Danse d'espérance
Le mouvement est son essence
Cœur en réjouissance

Lignes qui se croisent
Entrelacs de couleurs
Rythmes diaprés

Femme en kimono
Sur paysage bordeaux
Viens voir comme c'est beau !

La peinture patiente
Le mouvement est suspendu
Danse suggérée

Longs cheveux noués
En un chignon resserré
Au centre, une raie
Grâce distinguée

Marine Berlusconi

***** *** *****

Andrée Le Coultre, *Danse rouge,* 1970, huile sur toile.



Qu'est-ce que ce murmure qui m'habite ?

Je m'abandonne
A l'écoute de ce qui me fait frémir.

Au seuil de moi-même,
Je sens naître en moi l'esquisse d'un mouvement,
L'élan d'une évolution -
Ou serait-ce d'une révolution ?

Le jaillissement de la Vie en moi,
L’appel d’une danse.

Une danse de l’intime,
Secrète et sauvage à la fois.
Une danse d’or et d’ombre, de rouge et de noir.

Me voici transportée par ce mouvement qui vient de l’intérieur,
Transformée par l’appel de la Source,
Transfigurée par la lumière qui jaillit.

Je ne suis pas seulement de chair et d’os.
Je suis aussi cet invisible qui me traverse, me relie
Et m’invite à la danse.

Est-ce cela être vivante ?

Marine Berlusconi

***** *** *****

Andrée Le Coultre, *Danse rouge,* 1970, huile sur toile.



« Mais qui est Andrée ? Je fais le pari qu'il s'agit d'une femme ; il me fallait une femme ! Il n'y en avait pas sur la première partie de ce coin-là du 1° étage et je l'ai débusquée presque à la fin de mon tour.

La danse rouge (c'est le nom du tableau) donne déjà le tempo, oblige la pulsation.

Elles sont trois,

trois femmes qui dansent, s'abandonnent au mouvement ;

leurs membres s'élargissent, immenses, imprévus.

Ces trois géantes dégingandées, sur fond orangé,

Me font penser au poster du Ché de ma chambre d'adolescente

que j'avais emplâtré d'orange et d'un peu de marron

Me voici au seuil de moi-même,

A l'écoute de ce qui naît.

La dominante du tableau est orangée mais le marron veille au grain,

Vigile d'un contraste nécessaire pour mieux souligner la courbe, la gestuelle.

La danse rouge, la couleur évoque pour moi la Révolte,

Le sang menstruel des femmes, le sang versé au combat

Mais ici rien de tout ça,

Orange comme un soleil chaud, un feu de camp, un mandarinier.

Ces 3 géantes dégingandées sur fond orangé

Réinventent la danse en arabesquant leurs bras,

Trois cercles comme des auréoles ou comme les a du mot danse,

Un résidu de classique dans un cubocontemporain, géométricoarrondi.

Le corps de l'une se confond à sa chaise,

La troisième offre son postérieur,

Chacune sa singularité,

Mais toutes entièrement dévouées à l'harmonie groupale, la sororité.

Mais que fixent leurs petits yeux verts amandes qui regardent au loin ?

Sabine V.

***** *** *****

Andrée Le Coultre, *Danse rouge,* 1970, huile sur toile.



S'abandonner, lentement, dans la seconde d'une main tendue,

j'inspire la pulsation de ton cœur, invitation harmonieuse.

Ton souffle intime m'attire, ta chair si douce m'invite…

Dans les pas de cette danse, silencieuse, lumineuse,

l'expression de ton corps exulte l'indicible.

Nos corps brûlent et nos cœurs s'unissent…

En un mouvement, le temps et l'espace s'harmonisent,

tel un feu de camp d'une une nuit étoilée.

Dans le crépitement de cette ronde, nous faut-il danser encore et encore ?

Patrick Breze

*** *** ***



Albert Le Normand, *Composition Picassique*, 1942, huile sur toile.

Le triangle au papillon

Dois-je vraiment rester sous cette lumière pour pouvoir parler de toi ?
Tu ne m'as pas donné la chair de poule, mais tu me rappelles nos premiers émois.
Ces formes géométriques, à la fois farfelues et abstraites, me replongent dans notre idylle d'adolescents, spontanée, imparfaite.
Tu m'as hypnotisée comme cet origami exposé sur un mur blanc au musée Paul Dini.
Un côté sombre, cachant une multitude de secrets, me voici à l'écoute de ce qui n'est pas une simple chamade, mais un amour fougueux, deux camarades au regard malicieux. Le triangle au papillon **:** un murmure, un chuchotement, veux-tu pour toujours que l'on reste amants ?

Maud Zilli

Salle 10, « Marcel Michaud »

Village de l'infini



Avez-vous vu ce train

Qui danse comme un lutin ?

Avez-vous vu ce village

Qui part pour un long voyage ?

Avez-vous vu ce drapeau

Qui voyage à bord d'un radeau ?

Avez-vous vu ce tunnel

Qui dégouline de miel ?

Avez-vous vu cette maison

Qui joue au ballon ?

Avez-vous vu cette fumée

Qui travaille chez le boulanger ?

Avez-vous vu la neige

Qui s'endort au coeur des nuages beiges ?

Mais saviez-vous que tout cela

Appartient à un village perdu dans l'infini ?

Sheryne, Jasmine, Ali

En écho au tableau de René Maria Burlet, *La Gare de Perrache en hiver*, 1938, huile sur toile.

Macabre personnage



Avez-vous vu cette lune blanche

Qui se balance sur une planche ?

Avez-vous vu ces étoiles

Suspendues dans des toiles ?

Avez-vous vu ce manoir

Qui a peur dans la nuit noire ?

Avez-vous vu ce monstre

Qui ricane comme une cane dans la nuit sombre ?

Avez-vous vu cette vitre cassée

Qui en a assez d'être brisée ?

Avez-vous vu ce ciel

Qui dégouline, gluant comme du miel ?

Avez-vous vu cette tornade bleue

Qui tournicote dans les cieux (auprès des dieux) ?

Mais voyez-vous comme nous ? Est-ce différent pour vous ?

Quel est ce tableau sens dessus dessous ? Regardez et dites-le-nous !

Yanis, Assia, Khapra

En écho au tableau de Alfred Manessier, *Apocalypse*, 1937, huile sur toile.

Un démon méchant



Devant son manoir hanté

Affreux rituel

Une lune saigne

Goutte à goutte dans les traces

Que c'est effrayant

Yanis, Assia, Khaira

En écho au tableau de Alfred Manessier*, Apocalypse,* 1937, huile sur toile.

Un village blanc



Et son long train déraillant

Toujours là, ensemble

Des maisons voisines

Et leur petit drapeau rouge

Dans un vent violent

Oh, un tunnel noir !

Lumière jaune vif qui

S'illumine au fond

Sherine, Jasmine, Ali

En écho au tableau de René Maria Burlet, *La Gare de Perrache en hiver,* 1938, huile sur toile.

Personnage étrange



Crée ses formes en solitaire

Curieuse beauté

Cuisses de grenouille

Pour personnage bizarre,

Oiseau blanc, bleu, jaune

Irma, Lilia, Samaël

En écho au tableau de Jean Le Moal, *Personnage à l'oiseau*, 1938, huile sur toile.

Personnage et oiseau fou



Avez-vous vu ce poisson

Qui joue au ballon ?

Avez-vous vu cet oiseau

Qui picore des gâteaux ?

Avez-vous vu cette grenouille

Qui mange des nouilles ?

Avez-vous vu cette oreille

Qui a volé ses couleurs au soleil ?

Avez-vous vu cette bulle ridicule

Qui danse autour d'un funambule ?

Avez-vous vu ce poète

Qui joue avec sa marionnette ?

Avez-vous vu ce feu d'artifice

Qui s'échappe d'un tube de dentifrice ?

Mais vous, voyez-vous tout comme nous ?

Irma, Lilia, Samaël

En écho au tableau de Jean Le Moal, *Personnage à l'oiseau*, 1938, huile sur toile.

La terrible nuit de Bernard



C’est l’histoire de Bernard, un homme de 32 ans. Il est le patron d’une usine qui fabrique des sacs plastiques en Allemagne. Cette vieille usine de 85 ans est immense : 2 000 personnes viennent y travailler chaque jour. Bernard se sent tellement surchargé par son travail qu’il décide de prendre des vacances, avec sa femme Antoinette et son vieux père Richard, âgé de 71 ans.

Ensemble, ils partent au camping « Milanoire », situé à 300 km de chez eux. En arrivant, ils déplient les tentes rapidement. Bernard ne se sent pas bien : avant de se coucher, il boit un verre d’eau. Pendant la nuit, il se réveille soudainement : en voyant ses mains, il prend peur car elles sont déformées, elles ont de grandes griffes, des poils et surtout elles ont des formes cubiques. Il se lève et court dans les rues… de la ville où il habite… Bizarre ! Les rues sont étranges : les bâtiments sont tous cassés et penchés. De plus, il y a de la lave partout. Effrayé, Bernard prend un raccourci pour se réfugier dans son usine. En allant vers l’usine, il croise M. Sylvain. C’est un collègue qui fait du bon travail. M. Sylvain dit à Bernard :

« Tu travailles trop ! Regarde ce timer : tu as quinze minutes pour te réveiller. Si tu parviens à le faire, tu devras te reposer trois jours. Si tu fais, ne serait-ce qu’un seul effort, tu referas le même rêve étrange.

- Qu’est-ce que tu me racontes ? C’est juste un cauchemar ! répond Bernard en criant.

Bernard se réveille en sursaut. Il veut en parler à son père et à Antoinette, mais finalement, il pense que c’est inutile.

Bernard se dit qu’il va suivre les conseils de M. Sylvain pour sa sécurité. Pendant deux jours et demi, il ne fait aucun effort mais à un moment, il se

lève pour faire le ménage et sortir les poubelles. Antoinette et Richard viennent voir Bernard.

« Mon fils, ça va ? demande Richard.

- Oui, oui, je vais bien !

- Tu es sûr ? demande Antoinette.

- Je vous dis que oui ! répond Bernard en colère.

Le soir, au moment de se coucher, il a peur de refaire le même cauchemar. Mais, rongé de fatigue, il s’endort rapidement.

Tout à coup, il voit M. Sylvain avec un drôle d’instrument dans les mains. Quand il pince les cordes, des étoiles tombent du ciel noir, la lune se met à saigner, des gouttes de sang inondent le chemin. Bernard est effrayé, il s’enfuit et cherche à se réfugier dans son usine. Mais elle est saccagée par les flammes. M. Sylvain le poursuit en répétant sans cesse « Tu travailles trop ! Tu travailles trop ! La fatigue va te rattraper et ton cauchemar t’emporter ! »

Bernard se réveille en sursaut. Il a encore en tête les phrases de M. Sylvain. Il réfléchit alors à ce qu’il peut faire pour ne plus être épuisé à cause de son travail.

Le lendemain, il raconte ses cauchemars à Richard et Antoinette et leur demande des conseils. Son père lui propose d'embaucher une personne pour l'aider dans son rôle de patron. Bernard a soudain une idée : proposer ce rôle à M. Sylvain !

Ils replient leurs tentes, bouclent leurs valises et rentrent à la maison.

De retour à l'usine, Bernard convoque M. Sylvain dans son bureau et lui explique la situation. Il lui offre le poste d'assistant du patron. Après un temps de réflexion, l'employé accepte sa proposition.

Depuis ce jour, Bernard se sent plus détendu et peut à nouveau profiter de la vie et faire de beaux rêves.

Yanis, Assia, Khapra

En écho au tableau de Alfred Manessier, *Apocalypse*, 1937, huile sur toile.

*** *** ***

Louis Thomas, *Golgotha*, 1930, huile sur toile.



Rêve d'un monde tout entier saturé de lumière

D'un ciel où les nuages même chantent la Gloire

En bas la terre est verte du sang de son âme

Sa tête s'incline en direction des hommes

Ses pieds sont les racines d'une vie nouvelle

Songe d'été, je m'éveille et je vois :

Une plume blanche

Une plume noire

Voilà tout ce qui reste de l'antique division

A qui la faute ?

Hadrien Frange

*** *** ***



René-Maria Burlet, *Terres noires,* 1931, huile sur carton.

Ce paysage inhabituel m'interpelle. Pourquoi ? Sans aucun doute parce qu'il me fait voyager dans le temps et l'espace. Je pense à mon enfance, à la petite ville du bassin houiller de la Loire où je suis née. Tout un environnement de cités populaires, de puits miniers, d'évènements liés à la mine. Je pense à celui qui a peint ce tableau, René Maria Burlet, mon professeur de dessin à Lyon, à la fin des années soixante. Véritable passeur, il transmettait en toute humilité sa passion pour la création artistique et croyait en la capacité des nuls à progresser.

Tout de même, peindre un paysage industriel, tout en noir, rouge et gris, il fallait oser. On est loin des paysages familiers : marines, forêts, champs de blé et meules de foin, phare et voiliers au lointain, ponts de Lyon ou canaux de Venise la mystérieuse.

Ici, terre et ciel s'imbriquent, se mêlent autour d'une architecture industrielle qui n'a rien de très poétique. Et pourtant…

Pas de verdure, pas d'oiseaux, pas de plage ou de ciel immenses. Deux bâtiments juxtaposés et une tour masquent en partie de grandes cheminées qui s'envolent. Ces conduits aériens fument et crachent des vapeurs apportant quelques lueurs au plafond dense et sombre. Sur la droite, se dresse une petite usine avec son toit en sheds et de petites cheminées parallèles.

Il s'agit bien d'un paysage, puisque que R.M. Burlet a intitulé son tableau Terres noires. Terre exploitée, travaillée, éventrée, pillée pour ses minerais. On ne sait pas à quel moment de la journée se situe la prise de vue de ce décor extérieur : la nuit ? au crépuscule ? à l'aube ? un jour de gros orage ? Même interrogation concernant l'installation : s'agit-il d'un puits minier ou d'une usine sidérurgique dotée de hauts fourneaux ? Où a été faite la prise de vue ? Dans le grand bassin houiller stéphanois, ou en pays sidérurgique lorrain ? J'opte pour l'extraction du charbon et libère mes souvenirs.

Pas de présence humaine sur la toile, les hommes sont sous terre, dans les galeries, à creuser, piocher, remplir les wagonnets, à la merci d'un coup de grisou. Petite fille, je trouvais les mineurs de fond très beaux lorsqu'ils quittaient la mine. La poussière de charbon déposée sur les contours de leurs yeux, comme un trait de khôl, donnait à leur regard mystère et beauté. Des images, des sons surgissent en moi : Cité du Moulin, Cité des Rochers, Cité des Vialle…avec leurs petites maisons mitoyennes et leur jardinet. L'Harmonie des mineurs de Roche-la-Molière réveille les cuivres et les percussions pour accompagner les commémorations, les évènements festifs. Le 4 décembre était fêtée Sainte Barbe, patronne des mineurs. L'occasion pour eux d'un jour férié et pour nous écoliers, d'un jour sans école.

Le temps a passé, les puits ont fermé, entraînant l'exil d'une partie de la population vers d'autres eldorados à exploiter. Les acacias ont poussé sur les crassiers, la nature a repris lentement ses droits.

Merci Monsieur Burlet pour ce voyage. Merci pour ce paysage noir comme la poudre de charbon, rouge comme la lave d'un volcan en fusion, pour ces gris colorés, pour cette terre pleine de vie, de labeur, de sueur, de souffrance mais aussi de joie et d'amitié. Votre tableau au sujet aride, assez sombre, sans artifice, sans désir de plaire, a fait surgir en moi des émotions, des souvenirs et quelques interrogations. Artiste témoin de votre temps, révélateur de votre époque, de votre environnement, vous m'avez laissé comme dans vos cours de dessin, choisir et interpréter.

De ces Terres noires émane une sensation de force et de beauté conjuguées.

Sylviane Llobell

Salle 12, « Histoires d'une collection »



Jean-Baptiste Poncet, *Venus à la colombe*, 1896, huile sur toile.

Tout commença par un simple bruit dans les feuillages, ce que Vénus avait pris pour un ravisant petit angelot fait de pierre était en fait un petit être de chair et en l'espace d'une seconde, il décocha à son égard une flèche à la pointe acérée qui lui transperça le cœur. Vénus sentit la flèche s'enfoncer dans son sein tendre et ferme à la fois. Une larme coula sur sa joue.

Mais la douleur, au début cuisant, s'atténua très vite et Vénus vit comme un fil d'argent refermer sa blessure jusqu'alors sanguinolente. Comme par magie, la plaie avait disparu mais quelque chose en elle avait changé, elle le sentait, rien ne serait plus jamais comme avant. Elle qui était femme, serait à jamais éprise de l'homme et l'homme serait à jamais épris de la femme. La femme cherchera toujours la communion avec l'homme et l'homme cherchera toujours dans la passion un moyen de dépasser la matérialité, un moyen de parler au Ciel.

Soudain saisie d'une grande inquiétude, Vénus confia à la blanche colombe, sa fidèle confidente, ses questionnements : comment allait-elle pouvoir vivre en symbiose avec l'homme, elle qui en tant que femme lui était si différente ?

La colombe lui répondit alors par une phrase mystérieuse qui n'aura de cesse de l'habiter dans l'éternité de sa vie : « Les arbres sont les efforts sans fin de la terre pour parler au Ciel. » (Rabindranath Tagore)

Claire Gary Dalle

*** *** ***



Ce jour-là, je m'en souviens. Qu'avait-il de mémorable ? Eh bien, le temps, oui, était clément, mais il n'était pas extraordinaire. Quelques notes de gris s'étendaient à l'horizon, au milieu du ciel bleu pâle.
Cela peut sembler banal mais ce jour-là, pour je ne sais quelle raison, j'ai été comme happée par mes pensées. Il faut avouer que ce silence était propice à la rêverie. Enfin, juste l'eau qui s'écoulait de la fontaine, comme pour cadencer mes réflexions intérieures.

Mes pieds ancrés dans le sol, immobile, comme si je ne faisais qu'un avec le paysage qui s'offrait à moi. Mais malgré cela, mon esprit s'éloignait de cette scène… et je le laissais faire. Que cherchait-il ? Ma posture était stable comme un roc mais j'étais songeuse. Mes pensées s'élevaient, plus haut que la cime des arbres ! D'ailleurs, ne dit-on pas que les arbres sont les efforts sans fin de la terre pour parler au ciel ?

Sophia Rivet

*** *** ***



Jean-Baptiste Poncet, *Orphée sur le mont Rhodope*, 1863-64, huile sur toile.

A la folie, passionnément

Prénommé Orphée, je suis un séducteur dans l'âme, vous me connaissez pour ma lyre plus que pour mon charme.

J'ai croisé Eurydice au moment où je pensais rencontrer, non pas l'amour mais des sommets.

J'arpente les montagnes aussi bien que les plaines, et tout ça dans l'espoir que tu sois mienne.

Je venais de prendre ta main. Notre mariage tout juste consommé, la vipère a craché son venin.

J'ai troqué mon instrument pour des larmes, ce satané serpent a provoqué tant de vacarme.

Nous étions faits l'un pour l'autre c'est une certitude, je n'ai aujourd'hui que les félins pour consoler ma solitude.

Mélancolique, j'erre cherchant à te retrouver, seul Hadès saura te délivrer.

Les arbres sont les efforts sans fin de la terre, pour parler au ciel ou à l'enfer.

Maud Zilli

*** *** ***

Joanny Paquier-Sarrasin, *Une Matinée chez la Belle Cordière, à Parcieux près Trévoux (Ain),* 1875, huile sur toile.



Bavardages…

Il y a foule aujourd'hui, et des nouveaux visages peut-être. Combien d'histoires se croisent ici, sans jamais se rencontrer.

Monsieur et Madame Berthier ont retrouvé leur place sur le banc, sous le cerisier. Madame Berthier a apporté un livre, mais elle chuchote à peine et je n'arrive pas à entendre ce qu'elle lit. Monsieur Berthier l'écoute religieusement. Ce doit être passionnant, une histoire d'amour peut-être ? Titus et Bérénice, Roméo et Juliette, Carla et Nicolas ?

Madame a invité Élisabeth du Brandon. Je ne l'apprécie guère avec ses grands airs. Quelle poisse, je vais devoir la supporter toute l'après-midi. Madame n'est plus la même en sa compagnie et prend des airs autoritaires quand elle s'adresse à moi avec ses : « *Ma pauvre Fanette…* ». Ce qui fait sourire la du Brandon. Quelle pimbêche. Je ne sais pourquoi Madame s'est entichée de cette vipère ?

Madame ne devrait pas marcher trop longtemps. Elle en est à son sixième mois et le médecin lui a conseillé repos et calme. Nous devrions rejoindre le salon pour le thé, j'espère que Gertrude a fait ses fameux macarons…

D'ailleurs, où est-elle celle-là ? N'est-ce pas elle là-bas ? Mais avec qui discute-t-elle donc ? Bon sang de bois, mais ce sont les sœurs Gretchen ! Je les croyais parties au Liechtenstein. Que peuvent-elles se raconter ? Il faudrait que Madame se rapproche un peu que je puisse les entendre.

Madame a sorti un calepin de dessous sa robe et lit un de ses poèmes préférés à la du Brandon qui l'écoute d'une oreille distraite. Pourtant, ce poème est sublime :

« Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne… »

Du coup, je n'ai pas entendu ce que racontent les Gretchen et Gertrude. Flûte !!!

Encore quelques pas et nous devrions arriver au bout de la terrasse. Madame s'arrête et je sens que la lecture l'a émue car une larme perle sur le satin de sa joue de pêche. Comment ne pas penser à Léopoldine partie si tôt ? Madame ne devrait pas… dans trois mois, Justine ou Justin… j'espère que cette fois tout ira bien.

Les sœurs Jackson sont là aussi. Madame a requis leur présence, nous les écouterons chanter pendant le goûter.

Il est l'heure de rentrer et tout le monde se rend à l'intérieur. Madame Berthier a oublié son livre sur le banc. Je le ramasse. Madame Berthier m'a vue et son visage s'empourpre. Curieuse, j'en lis le titre… jamais je n'aurais imaginé que ce couple *« si bien comme il faut »* puisse lire ce genre de récit.

Mais entre ces deux mondes, celui que les Berthier laissent apparaître et l'autre, caché, lequel me ressemblerait le plus aujourd'hui ?

Alain Maréchal

***** *** *****

Le texte suivant a été inspiré par l'ensemble des tableaux :

- Joanny Paquier-Sarrasin*, Une matinée chez la belle Cordière à Parcieux près de Trévoux*, 1875, huile sur toile.
- Jean-Baptiste Poncet*, Orphée sur le mont Rhodope*, 1863-64, huile sur toile.
- Jean-Baptiste Poncet*, Venus à la colombe*, 1896, huile sur toile.
- Pierre Combet-Descombes*, Grand paysage symboliste*, 1929, huile sur toile.



— Bon les filles, il est 20 heures, le musée ferme dans une demi-heure. J'ai la liste, tout est minuté, donc on ne traîne pas.

— On a combien de temps déjà ?

— Jessica, c'est tous les ans la même chose, tu ne te rappelles pas ?

— Ben euh non, tu sais avec tout le boulot que je…

— Oui bon, c'est bon, on sait on sait… donc, pour rappel, on a de 21 heures à minuit, ce qui nous fait trois heures de déambulation.

— Tu es sûre que ça fait trois heures ?

— Jessica ! ! ! Tollé général chez les filles, il est vrai que Jess n'est pas matheuse, c'est là son moindre défaut !

— Oui Jessica, ça nous laisse trois heures.

— On va où alors cette fois-ci, parce que l'année dernière, chez les cubistes, bonjour l'ennui !

— Oui, je reconnais mon erreur, cette année on reste ici… c'est vrai, c'est la salle la plus proche, ça nous laissera plus de temps.

— Rhôôô, alors on va voir Orphée, quel bel homme !

— Jessicaaaaa !!! Tu sais bien que tu n'as aucune chance, je crois que s'il te voit, il restera de marbre.

Les filles se regardent puis éclatent de rire, sauf la pauvre Jessica qui n'a pas goûté au sel de la plaisanterie.

20h25, les lumières s'éteignent, le musée entame sa nuit morne et silencieuse.

Chaque année, dans la nuit du 31 mars au 1er avril, les tableaux ont quartier libre. Les toiles s'animent, les personnages se libèrent et déambulent dans les salles baignées d'une lumière irréelle.

20h29, l'espace semble retenir son souffle.

Sous un plafond devenu ciel infini, les éléments s'éveillent lentement à la lumière.

Schlaaaack ! ! ! La flèche passe à quelques centimètres du chignon de la pauvre Jessica qui hurle de terreur.

Comme chaque année, c'est Diane qui donne le départ de l'éveil d'une flèche décochée, normalement dans le premier arbre venu, sauf que cette fois, Jean-Bernard, le lévrier afghan de Bethsabée Moucho, sa maîtresse chien, se libéra d'un coup et d'un seul de la poigne pourtant ferme et maîtrisée de la garde-chasse. Tout ça pour tenter, en vain, d'attraper cette maudite colombe qui le nargue 12 mois sur 12,52 semaines sur 52, et ceci 365 jours par an. Ce faisant, il bouscule Diane, l'arc et la flèche qui, à 2 cm près, aurait envoyé Jessica suivre Orphée dans ses pérégrinations. Cela commence bien.

Plus de peur que de mal, la visite commence et la petite salle s'anime soudain.

Orphée n'a qu'une idée : trouver sa belle finissait par l'ennuyer, il se dirige donc droit vers Miss colombe et lui fait une cour effrénée.

Le lion et le tigre, enfin libres, en profitent pour se chamailler et jouer dans cette forêt verte et pleine de nourriture abondante.

Miss colombe ne fait aucun cas d'Orphée, il l'ennuie profondément et file dès qu'elle le peut sur la route poudrée, la mer n'est pas très loin.

Mais voilà que minuit sonne et chacun de se dépêcher de retrouver son cadre.

Sauf Jessica, restée en extase devant ces arbres séculaires qui la fascinent tant.

Ces arbres dont les efforts sans fin unissent la terre au ciel. Ciel où, faute de regagner sa place, elle y finira ses jours.

Alain Maréchal

*** *** ***

Pierre Edmond Alexandre Hedouin, *Les Glaneuses à Chambaudoin*, 1857, huile sur toile.

De la patience, elles en ont sans le savoir, et suivent le rythme de la nature sans broncher. Il n'y a pas á fléchir, leurs corps dans l'oubli, elles gardent en elles toutes sortes de secrets qu'elles se révèlent le soir venu, les enfants couchés. Et, même lasses, au rythme d'une chanson intime, filent la patience.

Le labeur

L'orage menace, la charge lourde, à la hâte elles avancent, les coiffes et le foin mêlés.

Il pleut au loin

Déjà l'averse

Vite, rentrer

Pieds nus, le garçon peine, ouvre la marche,

peigne de bois á l'épaule et la mine froncée.

Sa sœur l'aide de son bras menu de fillette qui sait quelle vie l'attend et guide son pas trébuchant.

Les pierres butent aux souliers et les pieds raidis cherchent la terre mollie.

Sous le ciel du gris de la mer qu'on entend, à peine un horizon d'écume, elles avancent.

La lumière pâle d'un rai blondit la paille et les cheveux désordonnés, elles avancent, sandales délacées, les foins hauts levés à bras tendus, le corps au labeur, courbé du geste ouvragé vers la terre à glaner les fans, les blés.

Les enfants á deux pas de ceux de leurs mère et la lumière sur les chemises blanches, poisseuses, nous dit - Qui sait ce qu'elles se murmurent…

« Quel souvenir se cache dans cette lumière ? »

De la patience elles en ont sans le savoir, on appelle ça la vie, on ne se pose pas de questions, on suit sans broncher le rythme de la nature et son destin tracé à la craie des chemins, les saisons de l'âge, il n'y a pas á fléchir. Le corps dans l'oubli, elles gardent en elles toutes sortes de secrets qu'elles se révèlent le soir venu, les enfants couchés. Et, même lasses, filent la patience.

Patricia Geffroy

*** *** ***



Depuis combien de temps sommes-nous partis ? Voilà longtemps que je pose un pied devant l'autre. Tout est calme, seule, la brise légère vient me caresser le visage et faire frémir notre trésor doré. Doucement, nous avançons ensemble comme si nos mouvements étaient en symbiose, comme si tout était en ordre. La douceur du Soleil nous embrasse la peau, nous accompagne et veille sur nos fines épaules. Un pied devant l'autre, le crissement de l'herbe retentit sous nos pas, nous accompagnant dans une mélodie joyeuse qui semble suspendre le temps de cette nuit d'été que je n'aimerai jamais voir disparaître. Et en réalité elle ne semble jamais l'avoir fait, je flotte dans ce paysage apaisant et j'ai la sensation que je vais m'envoler à chaque fois que je pose un pied devant l'autre. C'est ce rythme récurrent, cette mélodie que je suis sans y penser, en fermant même les yeux et en me laissant habiter par cette terre familière qui s'accorde à chacun des mouvements de mon cœur. Me voilà alors, les sens ouverts à cette paix que je connais si bien, prête à rester à l'écoute de ce qui naît juste sous mes yeux. Cependant c'est l'orage qui apparaît, il nous faut rentrer. Mais avant, je retiens une dernière fois cette image avant qu'elle ne m'échappe, avant que je me détourne, ouvre les paupières et que je me retrouve soudain en face d'une œuvre à laquelle je n'ai plus accès… Je me demande alors depuis combien de temps je me tiens ici.

Shyrel Alonso

*** *** ***

Edouard Crémieux, *Soleil et poussière,* 1900, huile sur toile.



EXIL

Aujourd'hui, le jour tant attendu et tant redouté.

Après maintes hésitations, ils en avaient décidé ainsi : partir. De l'autre côté de la mer, loin du bruit assourdissant des armes. Traverser le désert, laisser derrière eux un passé douloureux dont il ne subsisterait que quelques traces à transmettre à leurs enfants. Combien d'autres avaient franchi la rive ? Aujourd'hui c'était à lui et à sa famille de parcourir ce désert de pierres où seuls quelques arbres leur rappelaient la puissance du vivant, toujours prêt à se renouveler.

Dans la poussière qui virevoltait autour de leur maigre équipage, ils tentaient de percevoir l'aube d'un nouveau possible, d'une nouvelle vie. Leurs yeux clignaient en vain, éblouis par le soleil qui dardait ses rayons implacables. L'étendue bleue dans le lointain semblait narguer leurs espoirs. Plus ils avançaient, plus elle paraissait

s'éloigner avec dédain jusqu'à disparaître dans l'azur du ciel. Un peintre ou un poète aurait sans nul doute trouvé l'inspiration.

Cette terre qu'ils avaient tant vénérée avait peu à peu laissé la place à l'inquiétude, à l'angoisse, à l'incertitude des lendemains. Ils allaient sans doute mourir de tristesse, comment pourrait-il en être autrement de leur destin ?

Au détour du sentier sinueux, le bruit des vagues inonda avec fracas leurs oreilles. Hagards, n'osant laisser exploser leur joie, ils s'emplissaient de cette volupté marine ; ils goûtaient l'air salé, une si précieuse friandise.

Pour la première fois, demain leur souriait.

Denise Robert

***** *** *****

Haïkus *(*En écho au tableau de Jules-Romain Joyant, *Le Grand Canal à Venise*, 1849, huile sur toile)



Grande maison blanche
sur la place du village
Eblouissement

Maurice

Faucher l'herbe verte
concentré sur son outil
Joie de travailler

Denis

Au loin, un voilier
glisse sur l'eau bleue, tranquille
Sensation de calme

Solange

La mer très tranquille
ondulant à l'horizon
La paix retrouvée

Collectif

*** *** ***



Je m'attache *(*En écho au tableau de Jules-Romain Joyant, *Le Grand Canal à Venise*, 1849, huile sur toile)

Je m'attache juste au mot Venise, une ville très fréquentée et connue dans le monde entier.

Je respire la curiosité de cette ville que je n'ai pas vue depuis un temps.
Je me glisse dans les ruelles étroites pleines de monde, animées par des touristes.
J'écoute les cris des gondoliers qui s'appellent entre eux. Je ne comprends pas l'italien ! Dommage !
J'aime la curiosité de la ville, la façon de vivre de ses habitants.
Je ne pourrais me passer de la grande église blanche, tout au bout du Grand Canal.

Isabelle

Je m'attache à l'ancienneté de Venise, aux maisons qui sont au bord du canal.
Je respire son odeur.
Je me glisse dans les anciennes rues où les gens font leur marché.
J'écoute les gondoliers qui s'appelle entre eux avec leur accent du pays.
J'aime cet endroit très ancien. Et historique. Et fantastique.
Je ne pourrais me passer de cette ville merveilleuse qui raconte une histoire ancienne et magnifique.

Maurice

Je m'attache aux personnages, à leurs vêtements, aux tabliers, aux couleurs.
Je respire la joie des habitants.
Je me glisse dans le petit labyrinthe d'eau et débarque sur une petite place pour m'asseoir et discuter.
J'écoute les gazouillis des oiseaux, les croassements des crapauds.
J'aime les gondoles, les hommes qui rament, qui se dirigent dans les petits cours.
Je ne pourrais me passer de la gentillesse des gens, des histoires qui se racontent dans le tableau.

Denis

Je m'attache à l'ambiance qui règne dans Venise.
Je respire l'air si spécial de cette ville unique.
Je me glisse dans une gondole. J'essaie de garder l'équilibre. J'aimerais retrouver les sensations d'autrefois.

J'écoute les cloches des églises qui sonnent à toutes voler.
J'aime L'air ambiant de cette ville si spéciale.
Je ne pourrais me passer de tant de beauté, de cette ambiance, de ces palais gothiques, leurs fenêtres en ogives, ainsi que de l'appel des gondoliers. J'aimerais tant revoir Venise !

Solange

Les autres œuvres du musée



Pierre Combet-Descombes*, Grand paysage symboliste*, 1929, huile sur toile.

Mes yeux buvant la toile épaisse,
absorbée par cette nature sauvage, je respire
Vert le ciel, vert la terre, vert mon cœur.
Au creux de cette forêt d'émeraude
serpente la rivière,
miroir de l'âme et des nuages

Au loin, les oiseaux blancs emportent
les secrets d'un vent phosphorescent

Mon regard s'enroule comme une liane,
dégringole le long de spirales dentelées, lourdes de leurs milliers de spores,
fertiles, prêtes à tout envahir,
à l'image de ses chasseresses
nues et tendues de toute leur puissance

Là-bas, deux chevaux s'élancent,
ici, deux chiens fous hurlants, et devant eux,
deux biches aux abois. Ô monde duel !

Et tout ce vert si dense, si impénétrable

Rend chacune de mes pensées

et chacun de mes pas incertains

Alors, dans cette calme tension,

en un mouvement suspendu hors du temps

les arbres s'élancent dans un trait de silence

s'en vont confier au ciel les secrets de la terre.

Aline Jayr

*** *** ***



Théodore Levigne, *Paysage de montagne avec lac*, s. d, huile sur toile.

Ma tente Quechua

Pourquoi je dormirais, ici, ce soir, dans ma tente Quechua ?

Eh bien, parce que j'en avais marre. Parce que je ne supportais plus personne. Parce qu'il y avait trop de bruit à travers les vitres fines de mon appartement exigu. Parce que j'étouffais à regarder la circulation ininterrompue et les feux tricolores passer du rouge, au vert, à l'orange, mais rouge indéfiniment. Quelle lassitude. Vraiment, je n'en pouvais plus de ce rythme effréné, des figures grises des Parisiens mal réveillés. Tout ça n'avait plus de sens.

Alors j'ai pris mon sac, trois culottes, une grosse polaire. Et aussi mon duvet, mon oreiller, ma tente Quechua. J'ai fait mon plein à 2,289 € le litre ! Et je me suis barrée !

Et me voilà au calme dans ce petit coin de paradis. Au bord d'un lac, surveillé par une tortue rocher, où se reflètent les reliefs des montagnes. Les pieds nus libérés sur le sable sombre et grossier, clairsemé d'herbes rebelles, sur cette plage abandonnée.

La respiration, le temps, le Vivant.

Alors moi, je dormirai là. Même pas peur du grondement de l'orage puisque j'ai ma tente Quechua. J'écoute les bavardages d'une famille Canards. Je gravite à proximité de cette plante piquante étonnante, perdue dans ce paysage immense, dominé par la Grande Dame Montagne, recouverte de sa robe de neige. La nature. Ce qu'elle offre de plus vaste, de plus pur. Ses innombrables curiosités. Son atmosphère régulière. Cet espace où le temps n'existe pas. Où les figures grises ont fondu. Où les feux tricolores ont disparu.

Je suis partie. J'ai tout gommé. Me voici simplement au seuil de moi-même, à l'écoute de ce qui naît… quand le brouhaha s'est évaporé, quand la sérénité s'est installée. Quelques heures, quelques jours imprévus devant la Grande Dame Montagne. Le silence, l'évidence.

Si tu veux, je peux te la prêter, ma tente Quechua. Quelques heures, quelques jours.

Ça te dit, toi ? D'écouter le silence de la Grande Dame Montagne ?

Alexia Lefoyer

*** *** ***



François Dorias, *Femmes dans le parc*, 1900, huile sur carton.

Pourrai-je comprendre les secrets que murmure le vent ?

En ce début de siècle, dans ce parc sombre, ma sœur aînée, robuste, est assise sur un banc humide. Ses bras croisés protègent son ventre rebondi : cinquième mois, sixième mois peut-être. La tête légèrement penchée, elle chante de sa voix mélodieuse cette berceuse espagnole que nous chantait notre mère. S'entraîne-t-elle pour les jours à venir ? Sans doute. Bouche ouverte, elle manie avec virtuosité la langue de nos origines.

Debout dans une robe noire trop vaste pour mon corps frêle, moi, jeune femme fragile et solitaire, je me blottis contre elle. Sa chaleur me rassure, me ramène à notre enfance, à nos jeux. C'est si loin tout ça.

Un ciel sombre percé par la pleine lune nous enveloppe. Un vent frais agite mes cheveux, y glisse des secrets. Ces secrets, je ne veux pas les connaître. Alors le vent renonce et les dépose sur les feuilles des arbres qui nous entourent.

Mes chaussures s'enfoncent dans l'herbe gorgée des pluies de la veille. Alors tout doucement je deviens arbre, arbre à feuilles. Et je les entends enfin ces secrets que je ne voulais pas. Je les écoute, moi, arbre novice : je n'ai plus le choix. Ma sœur poursuit ses chants et je lâche mes larmes si longtemps retenues, les yeux plongés dans le ciel qui absorbe ma peine.

Tu vois, "Les arbres sont les efforts sans fin de la terre pour parler au ciel." murmure la voix de ma sœur à mon oreille.

Pascale Jolivet

*** *** ***



Jacqueline Marval, *Baigneuse au bonnet rose*, 1923, huile sur toile.

Vers le carmin

A la lumière dorée d'une fin de journée,
Une femme endormie faisait trêve de sa mélancolie
Douce folie du rêve d'enterrer le malheur, d'éclairer la noirceur

Une douce langueur embrassait la jolie,
d'une palette de couleurs la ramenant à la vie

Soudain, le cri strident d'un oiseau
déchira le halo !

Triste de quitter ces ressentis merveilleux,
Elle retarda le moment où elle ouvrit les yeux...

Surprise !

La magie du temps, parfois agissant,
Lui fit ressentir un émoi saisissant.

La brume épaisse de la vie passée,
Venait enfin de se dissiper...

Une palette de couleurs s'offrit à elle,
Du jaune, du bleu, du rose,
La faisant se sentir belle !

Le printemps si précieux,

Qu'elle percevait maintenant,

Lui redonnait enfin,

L'envie et l'allant !

Fini la peine, Carmen, en avant !

Les rêves ne sont-ils pas les efforts sans fin, prodigieux,

De transformer le noir en un bleu merveilleux ?

Marie-Pierre Marquat

*** *** ***



Cristina Tavares, *Paysage : plots sur la plage,* 2008, huile sur panneau.

L'atmosphère est lourde. Les nuages sont nombreux. Ni tout à fait blancs, ni tout à fait noirs. Ils s'étirent, langoureusement, sous le couteau de l'artiste, dans un lever du jour où le ciel s'éclaircit à l'horizon, sur les falaises noires. Le dégradé obscurité/clarté partage nettement le firmament en trois zones. Ce découpage est retrouvé dans la structure du tableau, en trois tiers : un tiers la plage, un tiers le ciel lumineux et les falaises, un tiers le sommet du tableau plus sombre.

La lumière est blafarde, jaunâtre. Les dunes au pied des rochers captent cette lueur.

Et la plage, immense étendue opaque, semble abandonnée, désertique. Pas de personnage. Pas d'animaux. Une absence de mouvement, pas d'ondulation provoquée par un souffle de vent, pas de musicalité, un silence sans rythme. Même les flaques, oubliées par la mer et où se reflètent les nuages, ne montrent aucune ride, aucun frémissement.

Seuls, trois plots, cassés, ébréchés, vraisemblablement vestiges d'un ponton, subodorent d'une vie antérieure. De la marée descendante, des sommets de plots émergent mais si petits encore. L'écorce, protectrice de la sève, de la vie, est sèche, craquelée, épaisse, ancienne. Cependant, la superposition des couches de peinture lui donne un relief, une luminosité rappelant les nuages mais peut-être plus étincelante. Au bas des pieux, les ombres se projettent sur le sable mouillé.

Paysage sauvage, angoissant où confusément, imperceptiblement, le mouvement se dessine par la falaise se découpant sur l'horizon, l'impression de marée basse où on découvre lentement les dessous cachés jusqu'alors. Mais est-ce réellement un lever du jour brumeux, orageux ? Une marée noire, dense, intense, et d'où pourtant la

renaissance parait frémir ? Des sables mouvants enlisant inéluctablement tout ce qui les entoure, les rencontre ? Un désert arrosé comme par un déluge, et dont il ne reste que les stigmates après l'absorption par la terre asséchée de cette eau bienfaitrice ?

Liliane Decatoz

Les Histoires de l'Artothèque



Johanna Quillet, *Une histoire,* 2017, photographie.

Te souviens-tu du nom de mon amie d'enfance, écrit en blanc, sur la coque du navire ? Les marins de la Duchesse Anne sortiront-ils bientôt du paysage ? Quel vent les emportera loin du port de Dunkerque ?

Le paysage, il a un goût de bonbon acidulé, dense comme des flocons d'écume lasse.

C'est la fin des carnavaleux, le ciel dénoue les robes de mariées.

L'océan se retire avec sa pâleur et ses cheveux défaits.

Le front de mer exhibe ses exilés fiscaux, vivant au large des usines en faillite, à l'écoute de ce qui naît.

L'attente a les pieds nus,

des reflets couverts de sentiments,

des habits de divorce,

des secrets féminins qui recouvrent la réalité : le silence et l'absence dans le même écheveau.

Te voici au seuil de toi-même au rythme du paraître. Avec les mains et les mots de la simplicité.

Le temps de l'imprévu plante ses couteaux dans l'argile des murs.

Les chaises exhalent. Elles ont la douceur des années soixante.

Quelle divinité a-t-elle abandonné sa robe de mariée sur une plage des Flandres ? Et quelle ombre de marin invisible l'élargira dans le ciel ?

Frédéric Anessi

*** *** ***



Absence

Il n'avait laissé que son fauteuil. Objet désuet à fleurs orange, au dossier bancal, à l'assise trop molle. Objet abandonné au centre de sa vie à elle. Quatre pieds de l'absence, quatre pieds : sa seule stabilité.

A peine un fauteuil d'ailleurs. Dans l'intermédiaire avec la chaise, dans ce non choix qui était aussi le sien. Elle aussi était entre. Entre passé lumineux et présent translucide. Entre la vie et l'attente. Entre la chair et l'absence. Entre la plage et la fenêtre.

La plage brumeuse et rugueuse, la plage de l'Est qui avait été baignée de rires et de regards. Cette plage à eux, loin des folies des hommes où les mains étaient jointes, les lèvres aussi, où les promesses en vagues successives recouvraient leur corps. La plage des soirs joyeux, des vêtements soulevés, des caresses à l'abri d'un parasol inutile, de tissus plantés sur trois piquets. Les fenêtres au loin restaient anonymes, eux au cœur de la vie.

Il y avait bien parfois un promeneur tardif qui les immobilisait mais il passait, parfois son chien sur les talons, et leur incandescence revenait.

Il aimait tant sa robe blanche en dentelle, longue et voltigeante. Il la réclamait soit après soir, même s'il pouvait se contenter d'une autre. Il aimait desserrer le cordon de la taille, parfois lui entourait un doigt avec, pour des fiançailles éphémères. Il lui relevait au-dessus des genoux pour entourer ses chevilles douces de ses belles mains. Dans sa robe blanche, elle était entière, comme complétée par son désir. Jamais il ne lui avait enlevé totalement, la robe, la norme, la décence.

Et puis un jour il n'avait plus été là, envoyé sur le front au nord de Karkhiv, si loin de la plage, si loin du soleil de leur vie.

Elle attendait chaque jour sur le fauteuil, face à la fenêtre, la lumière lui baignant le visage mais la noirceur au cœur, charbon déposé en strates épaisses sur ses espoirs. Elle regardait à peine la plage qui n'était plus jamais lissée. Son regard partait au loin mais son corps restait tendu, à peine posé, même si l'écrasait l'assise, trop molle. Ses pieds nus ne savaient plus s'abandonner au sol. Elle se crispait vers la guerre, arc entre leurs deux existences. Elle pensait obus, drones, canons, mitrailleuses, dans le blanc gris de ses murs.

Elle restait tranquille pour imaginer la fureur et la peur autour de lui. Elle ne regardait plus aucun objet autour d'elle. Le réel avait fondu dans l'absence.

Et puis le téléphone avait sonné, un fardeau immense avait masqué toute couleur dans sa vie. Après quelques jours d'immobilité, elle était descendue sur la plage et avait laissé là le fauteuil et la robe blanche.

Monique D.

*** *** ***



J’habite une robe de dentelle.
Tissu ajouré d’où filtre la lumière de mon être.

Porosité.
Le monde extérieur me caresse.

Je frémis.
Je suis vulnérable, et je savoure ce peau à peau entre le dedans et le dehors.

J’inspire pour goûter au chant du merle.
J’expire pour exhaler mon chant.

Est-ce bien ma robe que j’habite ? Ou bien mon corps, le chant de l’oiseau, ou une vibration plus grande encore ?

Marine Berlusconi

soutenu par
PRÉFET DE LA RÉGION AUVERGNE-RHÔNE-ALPES

25 ANS !

MUSÉE MUNICIPAL PAUL DINI

VILLEFRANCHE-SUR-SAÔNE

À l'occasion des 25 ans du musée Paul-Dini, le parcours permanent est renouvelé. Dans les salles du musée, il est maintenant possible de croiser les regards grâce à la participation active de nombreux publics. Musique, écriture, créations numériques, regards d'ailleurs, une découverte enrichie vous attend tout au long du parcours permanent.



Le parcours permanent #vuparvous